

EX-RUE LÉNINE

Chamil Idiatoulline

EX-RUE LÉNINE

*Traduit du russe
par Emma Lavigne*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original : *Bychaïa Lenina*

Copyright © 2019 by Chamil Idiatoulline

© 2023, Les Éditions Noir sur Blanc,
CH-1003 Lausanne, pour la traduction française

ISBN : 978-2-88250-818-8

Heureux celui qui se purifie.

SOURATE « LE TRÈS-HAUT »

Prologue

*Comment d'un être souillé sortira-t-il un homme pur ?
Il n'en peut sortir aucun.*

Le Livre de Job 14:4
(Traduction Louis Segond)

C'était surtout pour la pâte que Lilia s'inquiétait : le lait était douteux et les radiateurs chauffaient mal, autant s'asseoir sur la casserole, ça aurait levé plus vite. Mais la pâte fut prête à temps, comme les tourtes ; c'est son fils et sa famille qui arrivèrent en retard. D'abord à cause d'une réunion qui s'était éternisée (Dieu sait quelle réunion on peut organiser un samedi, férié en plus, mais Dania¹ ne mentirait pas), puis Dania avait rappelé pour dire qu'ils attendaient encore Sachenka, avant de finalement arriver sans elle.

Dania la regarda d'un air coupable et bredouilla une vague histoire de train annulé parce que c'était férié. Lena, l'air plus coupable encore, transmit à Lilia les chaleureuses salutations de Sachenka et avant même d'enlever son manteau, elle voulut lui montrer la vidéo de vœux envoyée par sa petite-fille.

1. Diminutif de Daniil. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

Lilia frissonna à la vue de Dania ; non pas parce qu'il avait encore grossi et semblait fatigué, mais parce qu'une fois de plus, il ne ressemblait pas au petit garçon qui vivait toujours en elle et qui restait en fin de compte sa seule raison d'exister. Lilia resta plantée là, se demandant s'il fallait ou non qu'elle embrasse son fils, et lorsqu'elle se décida, cela avait déjà quelque chose de maladroit. Et Lilia, c'est Lena qui la prit dans ses bras, sans maladresse, en gazouillant et en continuant de fouiller dans son téléphone, dégoûtée qu'elle était.

Lilia se ressaisit et s'efforça de rire, elle repoussa la vidéo d'un « plus tard, plus tard » et les envoya se laver les mains en vitesse avant de passer à table. Les tourtes allaient finir par sécher au four, et il fallait commencer par goûter les salades et le poisson. Le poisson, c'est très bon, il faudrait en manger tous les jours, ils l'ont dit à la télévision, surtout ici, dans un environnement comme le nôtre.

Dania grogna quelque chose au sujet de la télé et ceux qui la regardent, mais Lena soutint courageusement Lilia : c'est vrai, le poisson, c'est terriblement bon pour la santé, c'est plein de phosphore et d'acides gras oméga-3, oh ! en plus c'est mon préféré, merci Lilia Vassilievna, vous êtes la seule à le faire comme ça. Le flux de paroles de Lena vrombissait, il débordait, il risquait de faire monter chez Lilia une vague d'émotion qui l'engloutirait, et Lilia verserait doucement des larmes froides et salées qu'elle ne pourrait plus cacher, qu'il serait impossible de cacher. Alors brusquement, un peu à la manière de son fils, Lilia bougonna qu'il fallait commencer, courut voir ses tourtes et dès qu'elle fut sortie de la pièce, elle s'arrêta pour reprendre son souffle et réprimer un spasme, le ravalier pour qu'il ne la tourmente plus. Elle y parvint. Elle parvint aussi à entendre Dania qui murmurait :

– Elle aurait quand même pu venir.

Le murmure se mua aussitôt en chuchotement agité :

– Dania, qu'est-ce que tu lui veux, à la fin ? Elle révise ses partiels...

– Hein ? Sachka qui révise ses partiels en mars ? Arrête, c'est encore une histoire d'amour, c'est aussi bête que ça.

– Bon, et quand bien même, dit sévèrement Lena. L'amour c'est encore plus important que les partiels.

– Elle va te ramener autre chose de plus important que les partiels... Tu es prête à devenir grand-mère ?...

Lena laissa échapper un rire étouffé et répliqua d'un chuchotement plus sévère. Lilia n'écoutait plus : elle entra dans la cuisine et regarda machinalement à l'intérieur du four, sans comprendre ce qu'elle faisait ni ce qu'elle voyait, et tout aussi machinalement, elle tourna les yeux vers la fenêtre. Dehors, il faisait sombre et humide. Autrefois, Lilia aurait dit qu'il faisait « frais », mais ce mot ne convenait plus ni au temps, ni à la ville, ni à la vie.

Le reflet de Lilia sur le carreau était lui aussi sombre, humide et défraîchi.

Elle essuya ses cils mouillés, se félicitant de ne plus se maquiller, se moucha sans faire de bruit dans une serviette en papier, cligna des yeux, observa son reflet sur la vitre et s'apprêta à repasser au salon, avant de se souvenir qu'elle était venue surveiller les tourtes.

Et elles étaient parfaites, ces tourtes, de bons petits soldats : ponctuelles, franches, loyales. Si tout pouvait être ainsi... Le *balich*² à la viande et aux pommes de terre avait pris une belle couleur, et le bouillon que Lilia avait versé une demi-heure plus tôt par la cheminée spécialement aménagée n'avait pas débordé. La pâte avec laquelle elle avait bouché l'ouverture était bien dorée, elle s'était solidarisée avec le reste de l'enveloppe, la jointure était invisible. On pouvait servir. Quant à la tourte aux baies, tel l'express Moscou-Saint-Petersbourg qui avait à jamais marqué Lilia, bien qu'elle ne l'eût emprunté qu'une fois, elle était pile dans les temps, on pourrait la sortir d'ici une demi-heure.

Armée de maniques, elle sortit adroitement le plat contenant le *balich* et le posa sur la planche à découper, puis elle appela Lena qui bien évidemment accourut pour prêter main-forte, et apporta solennellement la tourte à table.

Elle s'inquiéta un peu en découpant le couvercle et en le soulevant (ce n'est pas un plat qu'on peut goûter et de toute façon Lilia ne pouvait plus rien goûter), mais à en juger par la colonne de vapeur qui s'éleva vers le lustre, la réussite était évidente. Les pommes de terre étaient fondantes, la viande

2. Sorte de tourte, spécialité tatare.

tendre sous la fourchette, la pâte fine et ferme : cette tourte brûlait le palais, fondait sous la langue, tombait dans l'estomac et on pouvait presque l'entendre appeler le prochain morceau. Mais ils ne réussirent à manger que le chapeau et un tiers de la farce. Lilia vida discrètement son assiette dans celle de Dania, ce qui n'échappa évidemment pas à Lena. Elle fit semblant de n'avoir rien vu, c'était gentil de sa part.

– Ma belle-mère disait qu'on ne peut pas mourir avant d'avoir mangé le *tiobé*, dit Lilia avec amertume avant de préciser pour Lena : Le *tiobé* c'est le fond, c'est le meilleur.

– Oui, oui, je m'en souviens. Dans ce cas, on ne l'emporte pas, on vous le laisse, et vous ne le mangerez pas, dit Lena en versant son petit rire sonore.

– Mais non, qu'est-ce que j'en ferais, une vieille comme moi. Prenez-le pour Sachenka... Ah non, c'est vrai... Elle doit venir quand ?

Dania et Lena se regardèrent et bredouillèrent d'abord deux versions différentes, mais convergèrent vite sur : « Pour ton anniversaire, sûr et certain, voilà, et on fêtera le 8 mars³ en même temps. » Une vraie famille doit être comme un vieux flacon bouché à l'émeri : le liquide peut bouillonner à l'intérieur, il n'en sortira pas une goutte. De ce point de vue, on peut être tranquille, se dit Lilia, et elle se remit à flotter.

Les enfants l'assaillirent de questions inquiètes qui n'attendaient même pas de réponse, tandis que Lilia, esquissant un sourire perdu, essayait de se souvenir de sa date d'anniversaire et de l'âge qu'elle avait. Lena avait déjà quitté sa chaise pour lui prendre le pouls (elle exhalait une délicieuse odeur d'aneth et d'oignon – un bon *balich* donne une bonne haleine) lorsque Lilia saisit non seulement que sa date de naissance et son âge n'avaient plus aucune espèce d'importance, mais qu'en plus elle faisait peur à tout le monde ; alors elle se mit à parler à toute vitesse, sans réfléchir à ce qu'elle disait. Elle s'en sortit plutôt bien, avec quelques mots sur l'importance des études, et elle parvint même à ne pas oublier les cadeaux : voilà pour

3. La Journée internationale des femmes est fériée en Russie depuis l'époque soviétique. Elle est fêtée en famille, entre collègues ou entre amis, sans caractère revendicatif, et les femmes reçoivent ce jour-là des fleurs, des sucreries et des cadeaux.

Dania, des chaussettes pour le 23 février⁴, des bien chaudes, en laine, et j'en profite, pour Sachenka, des boucles d'oreilles pour le 8 mars ; c'est ma belle-mère qui me les a données, elles ne sont plus vraiment à la mode, mais c'est de l'argent massif, peut-être qu'elles lui plairont.

– Je m'en souviens, dit Dania en souriant. Le problème, c'est que Sachka n'a pas les oreilles percées.

– Elle peut se les faire percer, maintenant, trancha Lena et elle fit tourner les boucles dans sa main en s'extasiant bruyamment, les portant à ses oreilles et plaignant cette tête de pioche de Sacha qui se privait d'une telle joie.

Lilia continua à toute allure, comme s'accrochant à sa planche de salut : elle aurait voulu les lui donner elle-même, mais si elle avait des choses à faire, alors il fallait qu'elle les fasse, c'est bien qu'elle se donne de la peine, Sachenka, qu'elle étudie pour trouver une bonne place – plaise à Dieu, plaise à Dieu, c'est devenu tellement difficile, le travail, de nos jours, et pour le reste, tant qu'on a la... Là, il lui fallut de nouveau changer de sujet sur-le-champ, et de nouveau elle s'en tira bien : elle se souvint de la polémique sur le recul de l'âge de la retraite⁵ et glissa qu'au moins, Sachenka n'était pas concernée par toutes ces horreurs. Et elle faillit faire une bourde et dire qu'au moins Sachenka n'aurait pas de problème de logement non plus, vu que l'appartement de l'ex-rue Lénine, que Lilia n'avait jamais vraiment réussi à s'approprier, lui reviendrait ; dire cela aurait de nouveau fait monter en elle une vague d'émotion.

– Par contre, nous, on est concernés ! s'indigna Lena. On va toucher des radis, à la retraite. Mais le plus beau, ça reste leur expression : « le reste de vie » !

C'est sûr, pensa Lilia en glissant de nouveau vers l'abîme des larmes ; elle se ressaisit vite toutefois, s'attrapa par la peau du cou, se mit debout et s'envoya faire du thé. Dania

4. Le Jour du défenseur de la Patrie, également férié, faisant office de fête des hommes.

5. Le Parlement russe a voté en 2018 une loi faisant reculer l'âge de la retraite de 60 à 65 ans pour les hommes et de 55 à 60 ans pour les femmes, provoquant un fort mouvement de protestation. La loi a commencé à entrer en application de manière échelonnée depuis 2019 et sera effective en 2028.

et Lena n'avaient rien remarqué : Lena continuait sa diatribe et Dania avait rassemblé ses forces et s'attaquait au *tiobé*. Bon garçon.

Pendant que le thé infusait, Lilia éprouva un accès de désespoir, un soudain apaisement, puis un retour d'angoisse. Elle apporta cette angoisse en même temps que le thé.

– Dania, Lena, ça va, au travail ? Quand la loi sera passée⁶, il risque d'y avoir des licenciements chez les employés d'âge moyen, ils l'ont dit à la télévision...

– Qui ça « ils », concrètement ? Donne-moi des noms, des cas ?

Lilia rit par habitude. Dania continua :

– Ils n'ont qu'à faire le ménage, ensuite ce sera leur tour...

– Comment ça, « ils n'ont qu'à » ? s'effraya Lena tandis que Lilia se figeait, examinant tour à tour son fils et sa belle-fille. C'est encore Baliasnikov ?

– Tout va bien, trancha Dania avant de se lever pour servir le thé.

Il regarda sa mère et se mit à l'exhorter :

– Vraiment, ça va bien. Ne t'en fais pas. Oksana m'apprécie et Baliasnikov est débile, certes, mais pas à ce point. Et de toute façon il n'aurait pas le temps de me virer, je démissionnerais avant.

– Dania, dit Lena.

Dania fit un geste de la main et Lena baissa les yeux.

– On boit le thé, ordonna Dania après avoir aspiré bruyamment. Et quel thé.

– La tourte ! se souvint Lilia, et elle s'élança vers la cuisine. Des cris retentirent dans son dos.

– Pas de quoi en faire une histoire, dit sévèrement Lilia après un temps d'arrêt. Mangez-en un petit morceau chacun, vous emporterez le reste.

Ils ne vinrent pas à bout de leur petit morceau : Lena chipota, Dania prit une bouchée et s'affaissa sur sa chaise, mâchoire pendante, en rajoutant d'autant plus dans le pathos que les dames riaient fort. Finalement, ils repartirent et avec le *balich* et avec la tourte aux baies, promettant d'en congeler

6. La réforme des retraites inclut une disposition interdisant le licenciement des employés proches de l'âge du départ.

un ou deux morceaux et de les faire parvenir à Sacha d'une manière ou d'une autre.

– Elle en mangera de la toute fraîche à votre anniversaire, si vous voulez bien inviter de nouveau cette tête de pioche, hein, Lilia Vassilievna ? demanda Lena en souriant.

Lena avait déjà eu le temps de débarrasser la table, de faire la vaisselle, de transvaser les tourtes et le poisson dans des Tupperwares et, résignée, de mettre la plupart d'entre eux dans un sac plastique qu'elle tendit à Dania.

Dania toussota (c'eût été un péché de refuser).

– Tu as pris froid, ou quoi ? s'enquit sèchement Lilia. Vous avez de la confiture de framboises, à la maison ? Voilà, tenez. Prenez, prenez, j'en ai trois pots, qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse...

Les plaintes, les refus, les embrassades durèrent encore bien trois minutes. Lilia prit sur elle. Lorsque la porte se referma, elle n'avait même plus la force de pousser le verrou. Elle trouva à tâtons la chaise qu'elle n'avait toujours pas débarrassée de l'entrée depuis six mois, s'y affaissa, prit une longue inspiration et fondit en larmes.

La sonnette retentit ; la porte, qu'elle n'avait pas verrouillée, s'ouvrit au même moment et Lena entra en lançant un « Oh, Lilia Vassilievna, j'avais mis mon portable à charger... » avant de voir les larmes.

Elle tomba à genoux près de la chaise et se mit à presser Lilia de questions inquiètes, à la consoler, à la serrer dans ses bras, à caresser ses épaules. Lilia avait honte, elle était mal à l'aise, d'abord parce que le moindre frôlement lui faisait horriblement mal et la dégoûtait, ensuite parce que Lena aurait pu le remarquer et qu'elle n'aurait pas pu le lui expliquer. Lilia se leva brusquement et se dépêcha d'aller chercher le téléphone en marmonnant qu'au contraire, elle était heureuse de voir qu'ils étaient si bien, que tout allait si bien pour eux, qu'elle-même était seulement très fatiguée, qu'elle aurait aimé voir Sachenka et lui donner elle-même les boucles d'oreilles, et que tout ça s'était accumulé.

– Vous faites de l'avitaminose, dit Lena, sûre d'elle, en regardant Lilia avec un mélange d'amour et de pitié. La confiture de framboises, c'est plutôt vous qui... ah, non, ça risquerait de vous faire transpirer. Bon, je vais vous acheter des vitamines,

je vous les apporterai demain, ah non, pas demain, je dois aller à Sarassovsk⁷, dans ce cas la semaine prochaine, avant jeudi, sûr et certain. D'accord ?

– Oh, ces vitamines, c'est de l'arnaque, ils l'ont dit à la télévision...

– Qui ça « ils », concrètement ? demanda Lena en singeant l'intonation menaçante de Dania (et son rire précéda un peu celui de Lilia).

– Oh, ils n'arrêtent pas de parler, là-dedans, ça parle tout le temps. Lenotchka, tu es toute trempée, tu vas attraper froid.

– On est en voiture, voyons, Lilia Vassilievna, on n'aura le temps ni de se réchauffer ni d'attraper froid, tellement on sera vite arrivés.

– Encore heureux, il ne manquerait plus que ça. Il ne faut pas que tu tombes malade, Lena. Et prends soin de Dania et de Sachenka, d'accord ?

– Comme toujours, répondit sérieusement Lena en observant Lilia. Vous êtes sûre que ça va ? Parce que...

Le téléphone se mit à chanter entre les mains de Lilia ; elle le tendit précipitamment à Lena qui décrocha aussitôt :

– Quoi Dania, je te manque déjà ? Non, non, tout va bien, je ne suis pas coincée dans l'ascenseur, je descends tout de suite. Tu sais qui t'embrasse fort ? Ta petite maman. Tu lui feras coucou. Oh, Lilia Vassilievna, il dit qu'il vous fera coucou.

Lilia sourit, serra Lena dans ses bras, sans presque plus rien sentir, et la poussa gentiment vers le couloir.

– À la semaine prochaine, promet Lena à mi-voix en cachant le micro du téléphone du bout des doigts avant de s'engager dans l'escalier d'un pas peu assuré.

Lilia ferma la porte et s'affaissa de nouveau sur la chaise. Elle n'avait pas envie de pleurer, mais elle n'avait pas envie non plus de s'approcher de la fenêtre et de regarder ses petits sortir de la cour de l'immeuble de l'ancienne rue Lénine, aujourd'hui rue Preobrajenski⁸, agitant leurs doigts écartés,

7. Auteur tatar, Chamil Idiatouline a forgé le nom de cette ville imaginaire en apposant le suffixe russe -ovsk au mot tatar *saras*, une sorte de putois.

8. Au lendemain de la chute de l'Union soviétique, de nombreuses rues ont été rebaptisées en Russie. Ici, la rue Lénine devient rue de la Transfiguration, mais Preobrajenski est aussi le nom d'un protagoniste du récit de Mikhaïl Boulgakov

comme des enfants, cachés par les branches d'arbres, épaisses malgré leur nudité de février. Lilia leva mollement la main et remua doucement les doigts, comme une réponse lointaine, puis la laissa retomber sur son genou et la fixa un moment. Cellules, rides, taches. Puis elle se leva brusquement et rejoignit la fenêtre aussi vite qu'elle le put.

Dania et Lena étaient déjà partis, bien sûr. La cour était vide, comme toujours depuis six mois, bien que l'odeur fût moins forte en hiver et qu'elle devrait en principe finir par disparaître ; la manifestation du début du mois allait bien servir à quelque chose. Seuls s'affairaient sur le gazon quelques pigeons qu'un gros chat gris feignait de ne pas voir. Lilia le quitta un instant des yeux et le retrouva un peu plus près des pigeons.

C'est toujours la même histoire : les uns approchent sournoisement, tandis que les autres sauvent leur peau, ou du moins essaient, et moi j'observe le manège, pensa Lilia. Et si je n'observais pas, ce serait la même chose : les uns avanceraient toujours à couvert, les autres tenteraient toujours de s'en tirer. C'était déjà le cas avant que je sois là. Et ce sera pareil quand je serai partie. Moi qui pensais que tout cela était lié à moi.

C'est tellement bête. C'est injuste.

Les pigeons s'envolèrent bruyamment et se posèrent sur les arbres nus. Les branches remuèrent. Le chat tourna dédaigneusement la tête et se dirigea vers les bennes à ordures.

C'est bien que le chat n'ait pas réussi son coup, pensa Lilia.

Ils avaient passé un bon moment, enfin, peut-être pas si bon, mais humain, en tout cas. Elle aurait au moins encore pu vivre cela.

Lilia se demanda si elle n'allait pas écrire une lettre à Sachenka, mais elle décida finalement de ne pas la faire souffrir ni de se faire souffrir elle-même. De toute façon, tout resterait. Ex-Lénine valait mieux que n'importe quelle lettre. Sans doute.

Lilia soupira, ouvrit l'armoire, sortit sa robe d'enterrement et l'étendit sur la table du salon, pour qu'on n'ait pas à la chercher, puis elle prépara son sac pour se rendre à l'hôpital.

Cœur de chien et du film éponyme, un grand professeur de médecine atterré par le manque de savoir-vivre des nouveaux occupants du Kremlin.

PREMIÈRE PARTIE

*Annonce à ceux qui couvrent le mur
de plâtre qu'il s'écroulera !*

Livre d'Ézéchiel 13:11
(Traduction Louis Segond)

1

Il rêva que sa mère était morte. Doucement, sans se faire remarquer, comme elle avait vécu. Le cercueil, posé sur des tabourets au centre d'une pièce, paraissait vide si on n'y regardait pas à deux fois. D'ailleurs, il essayait de toutes ses forces de ne pas le scruter, mais il ne pouvait pas détourner les yeux. Ils étaient rivés sur le nez pointu, sur les paupières blêmes baissées sur ces orbites comme vides, ces deux creux gris au-dessous des pommettes, sur la petite tête enturbannée, comme déguisée, profondément enfoncée dans un oreiller. Ses yeux fixes se gonflèrent de larmes et ces larmes, par effet de loupe, firent grossir le visage mort de sa mère ; il s'élança vers elle et l'embrassa, mais il comprit que ce n'était pas sa mère ; la peau de sa mère était tiède, pas comme ce caoutchouc froid et compact, à l'odeur inhumaine, chimique. Depuis tout petit, il détestait le synthétique.

Son cœur s'emballa. Une souffrance lourde et brûlante monta de sa poitrine vers sa gorge et s'écoula en un bref gémissement.

Il s'assit sur son lit, inspira l'air avec un sifflement, cligna des yeux et regarda rapidement autour de lui.

La chambre était sombre et silencieuse. Dehors, le ciel était toujours gris et la cour était vide, comme l'autre moitié du lit. Elle devait être aux toilettes ou encore fourrée dans le frigo.

Et c'était tant mieux, sinon elle se serait forcément agitée, elle lui aurait posé des questions sur son cauchemar, et il n'aimait pas ces séances d'interrogatoire.

Mais ça n'avait pas d'importance, à cet instant. L'important, pensa-t-il, c'est que c'était juste un rêve, un rêve horrible mais qui resterait là, sur le coussin humide. Il rit, brièvement soulagé, s'essuyant les yeux, puis il se figea.

Un chagrin brûlant et lourd submergea ses épaules et son crâne, chassant tout espoir, laissant sa tête vide.

Ce n'était pas un rêve.

Il se mit à sangloter et à trembler. Il avait honte qu'elle puisse l'entendre, mais cela ne l'aidait pas, il ne pouvait pas se calmer. Il se leva brusquement, fila dans la salle de bains et enjamba la baignoire sans même allumer la lumière. Il régla la température à l'aveugle : il coula d'abord une eau glaciale, qui avait passé la moitié de la nuit dans les tuyaux, puis jaillit une giclée proche de l'ébullition. Il enragea, mais au moins cela le détourna un instant de ses pensées.

Il finit par trouver la bonne température et reprendre son souffle, le front appuyé sur les invisibles petites fleurs en céramique du carrelage tandis que le jet chassait la douleur avec ses doigts frais et pointus, la refoulant d'abord hors de sa tête, puis de ses épaules et enfin de sa poitrine. Elle ne disparut pas totalement, bien sûr : l'organisme n'est malheureusement pas équipé d'un petit robinet pour épancher le trop-plein de sentiments. Il finit par revenir à lui, c'est-à-dire à celui dont il n'avait pas honte et qu'il pouvait montrer. Montrer à qui ? À Lena, la seule à me scruter jour et nuit.

Boire un coup, se dit-il en sortant de la baignoire, se cognant partout dans le noir. Il se sécha comme il put avec une petite serviette (pas une seule grande à portée de main, toujours pareil : si tu vas te laver, prends-en une avec toi, mais on ne les entasse pas, ce n'est pas pour ça qu'on a fait des travaux), puis il se traîna tout ruisselant jusqu'à la cuisine où il alluma la lumière.

Lena sursauta avec un drôle de bruit. Les coudes appuyés sur la table, elle fixait la fenêtre, tout aussi vide que celle de la chambre – elle n'avait apparemment rien vu ni rien entendu.

– Daniil, c'est toi ? Pourquoi tu ne...

Elle se détourna de la fenêtre en se mouchant dans une serviette en papier, visiblement la dernière de la boîte en carton dont la petite queue blanche ne dardait plus sur le dessus et à côté de laquelle s'élevait un monticule compact de mouchoirs en boule. Daniil comprit que ses questions n'appelaient pas forcément de réponse – et heureusement, sinon il aurait répondu. Il observa quelque temps ses cheveux teints ramassés en chignon sur sa nuque et ses épaules secouées de soubresauts presque imperceptibles. Elle est carrément en train de pleurer, pensa-t-il avec une irritation froide. On dirait que c'est sa mère qui est morte. Évidemment, elle ne se souvient pas de la sienne, du coup elle pleure la mienne. Mais c'est un peu tard, il fallait l'aider quand elle était là.

C'était injuste de la part de Daniil : il était arrivé que Lena pleure avec sa mère quand toutes les deux l'avaient bien voulu, et elle l'avait aidée, elle l'avait suppliée de passer des examens médicaux, elle avait fait pression sur Daniil, et lui-même se préparait justement à insister et à faire pression à son tour, mais c'était déjà trop tard, et cette pensée lui était absolument insupportable.

Elle ne t'a rien offert pour le 8 mars alors qu'elle avait un cadeau pour Sachka, et c'est à moi qu'elle l'a confié, pas à toi ; et ça ne t'a pas empêché de lui acheter deux parures de lit à Sarassovsk, maintenant elles encombrent l'armoire, il faut toujours que tu joues les martyres, pensa-t-il en chassant un sentiment de malaise, une gêne.

La vérité, c'est que Lena aimait profondément la mère de Daniil, seulement il était incapable de le comprendre. Lui-même entretenait tout au plus une ironie bienveillante envers sa belle-famille, dont presque tous les membres étaient heureusement décédés ou vivaient à une saine distance de sécurité, et il n'avait aucune raison de penser qu'on pût nourrir d'autres sentiments pour sa belle-famille.

Daniil détourna les yeux de sa femme en pleurs et trépigna en se demandant s'il fallait lui proposer un verre, bien qu'elle ne bût presque jamais. Il n'en eut pas le temps. Lena se leva brusquement, les yeux plissés, et dit :

– Je peux te donner un Afobazol ou un Corvalol, si tu n'arrives pas à dormir.

– Non, dit Daniil. Ça va.

– Comment ça, « ça va », je vois bien que... commença Lena avant de couper court et de se rasseoir, secouée de tremblements, cachant sa bouche tordue derrière son poing qui enserrait un mouchoir en lambeaux.

Daniil se retint de justesse de dire que ça commençait à bien faire, la *mater dolorosa*. Il ne pouvait pas rester là, encore moins retourner dormir. Il se força à faire un pas vers sa femme et à lui caresser l'épaule.

– On pourrait peut-être faire un tour ? proposa-t-il.

Lena leva vers lui des yeux remplis de larmes.

– Mais il fait nuit. Et où tu veux que j'aille, avec cette tête, tu es fou ?

Daniil lui tourna le dos et partit s'habiller. Lena s'inquiéta bruyamment :

– Daniil, où tu vas, en pleine nuit ?

– Faire un tour, lança-t-il par-dessus son épaule. Ne commence pas, je reviens tout de suite.

Une fois dans l'ascenseur, Daniil se dit qu'il irait au magasin, et il s'y dirigea dans la brise nocturne au parfum de poubelle, pressant le pas, s'efforçant de ne pas se tourner vers la fenêtre de son appartement où, il le savait, derrière la vitre, le visage de Lena se découperait comme une tache trouble, toujours dans son dos, contrôlant tout, se mêlant de tout ce qui passait à sa portée.

Cette omniprésence n'avait pourtant pas aidé sa mère, la seule chose dont Daniil aurait eu besoin.

Daniil n'avait pas de penchant pour les alcools forts. Il aimait la bière de blé non filtrée. Mais quand on a besoin de s'oublier, de disparaître, rien de tel que la gnôle de betterave maison de tonton Seva – ça ou un bon coup de gourdin sur le crâne.

Le coup de gourdin deviendrait bientôt l'option la plus probable.

Il n'était pas si tard, minuit à peine. L'agent de sécurité ventripotent du supermarché Korzinka, ouvert jour et nuit, somnolait en position de repos, les vendeuses bayaient aux corneilles, mais Daniil, contre toute attente, était loin d'être le seul client. Il y en a d'autres qui ont besoin d'oublier, pensa-t-il avec amertume en se dirigeant vers le rayon alcool. Un crétin avait placé des caddies juste devant, on ne pouvait pas approcher. Daniil râla à voix basse, se colla à la barre transversale

d'un chariot et étudia l'assortiment sur le rayonnage. Il ne voulait pas choisir une bouteille trop tape-à-l'œil avec des ornements de verre poli ni une saleté bon marché. C'était plus facile du temps de ses parents, qui n'avaient d'autre choix que la Pchenitchnaïa, ou avec un peu de chance la Stolovaïa avec son étiquette noire, pensa-t-il mal à propos. Les coins de ses lèvres tombèrent, ses bronches se mirent à siffler ; il força le passage en se pinçant et en se griffant les hanches contre les bords des caddies et attrapa la bouteille la plus proche par le goulot.

– Eh, vous, là, vous faites quoi ? demanda quelqu'un dans son dos.

Une gamine en uniforme de vendeuse vert salade fixait Daniil avec une sincère indignation par-dessus un tas de cartons vides qu'elle serrait contre sa poitrine.

– À votre avis ? s'enquit-il en frottant de la main gauche son flanc droit endolori. Qu'est-ce qui vous prend de construire des barricades comme ça, *allons enfants*, carrément, il manque plus qu'une paire de nibards en haut. Vous avez trop forcé, le 8 mars, ou quoi ?

– Qu'est-ce que vous... la gamine fronça les sourcils, ses traits se durcirent et elle demanda : Vous voulez que j'appelle l'agent de sécurité ?

– Vasy, je te conseille même d'en appeler plusieurs, accepta Daniil en essayant de se frayer un passage vers la liberté.

La gamine réaligna les chariots d'un coup de sa hanche maigre et appela d'une voix forte :

– Liochaaa, viens vite, s'il te plaît !

Daniil regarda le caddie lui barrant la route et y mit un grand coup en sifflant :

– T'es débile, ou quoi ?

Les chariots cliquetèrent et vinrent s'entrechoquer à dix centimètres de la demoiselle. Elle recula, lâcha ses cartons et cria encore plus fort :

– Liocha, dépêche-toi !

L'agent de sécurité ventripotent avait déjà quitté l'entrée du magasin, il déboula en manquant de renverser les rayonnages.

Daniil surprit une ou deux pensées particulièrement lâches lui passer par la tête, puis il s'énerva et brandit la bouteille comme une grenade.

Une voix sur le côté s'adressa à lui :

– Enfin, Daniil Iourievitch, vous avez vous-même rédigé l'arrêté qui interdit la vente d'alcool après 22 heures.

Daniil tourna un regard mauvais vers la voix, puis il soupira, remit soigneusement la bouteille en place sur l'étagère et dit :

– Bonsoir, Oksana Viktorovna.

2

Le vent soufflait, pas vraiment frais (merci à la déchetterie La Vie Nouvelle), incapable de chasser les nuages. On ne voyait pas les étoiles. Oksana dit en rentrant la tête dans les épaules :

– Je crois que j’ai une bouteille à la maison, je peux vous la donner.

Mitrofanov agita les doigts comme pour chasser l’idée.

– De toute façon personne ne boit, chez moi. J’habite par là, expliqua Oksana.

– Et chez moi j’ai tout ce qu’il faut, personne ne boit, et j’habite par là, répondit Mitrofanov après un court silence.

Sa voix déraillait, mais cela ne ressemblait pas au manque d’alcool ou de sommeil. Et puis il n’avait pas donné l’impression de boire, dernièrement. Il ne donnait pas l’impression de boire du tout, d’ailleurs. Mais bon, Oksana n’y connaissait rien, Dieu merci. Elle se souvint que Mitrofanov avait passé la soirée du 8 mars à se tourner les pouces, alors qu’il avait participé à la cagnotte du buffet (s’il n’avait pas participé, Oksana l’aurait su). On paye son coup, mais on ne trinque pas, voyez-vous cela !

Mitrofanov était immobile, il fixait le bout des escarpins d’Oksana, ou bien ses genoux. Elle n’avait à rougir ni des uns ni des autres, pourtant elle se sentit un peu mal à l’aise. Oksana

n'avait pas l'habitude qu'on la regarde avec cette expression, ni dans le détail ni dans l'ensemble. Surtout en pleine nuit.

Quelque chose clochait chez Mitrofanov. Ces dernières semaines, Oksana passait quasiment ses nuits à la Maison Jaune (un petit nom qui collait parfaitement à la mairie : une vraie maison de fous, en constante ébullition⁹). Elle n'était presque jamais à son bureau et avait demandé qu'on ne la dérangeât pas sans bonne raison. Elle se souvint vaguement avoir vu Savelieva discuter avec le chef comptable en jetant des regards compatissants à Mitrofanov, lui-même penché sur sa paperasse, comme toujours. Mais personne n'avait rien rapporté à Oksana, donc il n'y avait rien d'important à savoir. De toute façon, les états d'âme, les qualités morales et la vie privée des employés en dehors des heures de bureau ne concernent pas la direction.

Oksana enfonça la tête dans les épaules, se pencha en direction de l'agent de sécurité tout à son rôle de gardien du temple (essaie seulement d'approcher !) et proposa :

– On vous raccompagne, c'est sur notre chemin de toute façon, enfin presque.

– Il manquerait plus que ça, grogna Mitrofanov, mais il se ressaisit aussitôt et ajouta : Merci, Oksana Viktorovna. Je... ça va déjà mieux. Au revoir.

Il la salua maladroitement et partit dans la direction qu'il avait indiquée.

– Restez chez vous lundi, si vous ne vous sentez pas bien, dit Oksana dans son dos.

Elle le regretta immédiatement. Il y avait des échéances qui approchaient et le département juridique s'était lancé juste avant les fêtes dans l'évaluation d'un tas de projets de panneaux publicitaires et de points de vente mobiles.

Mitrofanov, sans s'arrêter, secoua la tête et répéta :

– Ça va déjà mieux, merci.

Si ça va mieux, alors ça va, pensa Oksana. Elle suivit Mitrofanov du regard pour vérifier qu'il ne plongeait pas sous l'une des rares voitures du boulevard, puis elle retourna dans

9. En russe, les hôpitaux psychiatriques sont appelés de manière imagée « maisons jaunes », en référence à la couleur des murs de ces établissements avant la révolution de 1917.

le magasin en passant devant l'incontournable agent de sécurité gonflé à bloc.

Oksana n'eut pas vraiment à chercher Timofeï : il était là où elle l'avait laissé quinze minutes plus tôt, planté devant les yaourts, scotché à son téléphone, les lunettes sur le front.

– Tu as pris tout ce qu'il faut ? demanda-t-elle en observant tranquillement le chariot vide.

– Ouais, presque, dit Timofeï sans quitter l'écran des yeux. Regarde ce qu'elle a encore posté, cette boloss.

Oksana répondit « j'ai vu », comme toujours (c'était plus simple), et commença à remplir le caddie. Comme toujours, Timofeï mit trente secondes à réagir, puis sentant le malaise, il rangea son téléphone, fit semblant de s'activer et partit chercher les herbes aromatiques. Il se trompa, comme il fallait s'y attendre : il prit de la roquette à la place de l'aneth. Mais au moins, il se bougeait.

Les courses de nuit, c'est tout un art. Il ne faut pas trop acheter, et surtout rien de prêt à consommer, sinon on risquerait de tout avaler sur-le-champ (et c'est encore moins casher de manger après deux heures du matin qu'après six heures du soir). Mais acheter trop peu n'aurait pas de sens non plus : quel intérêt à se priver d'un bout de nuit si c'est pour recommencer le lendemain ? La nuit, ce n'est pas fait pour cela.

Restait à savoir pour quoi c'était fait. Timofeï n'avait pas apporté de réponse à cette question.

Pas grand monde n'avait la réponse. Bien sûr, à chaque nouveau jules, les premières semaines étaient remplies jusqu'à satiété, mais tout finissait inmanquablement par rentrer dans l'ordre : le dîner, un verre de vin devant une série et au lit fesses en l'air. C'est pour cela qu'elle envoyait Mark chez sa grand-mère le week-end : afin de pouvoir tranquillement tenir compagnie au canapé sans porter préjudice au psychisme de son fils.

Bien sûr, il y avait eu Roustik : il était marrant, infatigable, hyperactif. Il faut dire qu'il était extrêmement jeune, pas encore fatigué. Mais il avait littéralement épuisé Oksana.

Oksana se souvenait parfois de Roustik avec tendresse, parfois avec un peu de tristesse, mais généralement avec irritation. Même un gosse devrait être capable de savoir quand il faut, quand on peut et quand il est temps de se calmer. Tu as envie

de dormir, demain tu dois te lever tôt pour aller bosser et lui, il remet ça : « Allez, allez. » Soit il cherchait à rivaliser avec quelqu'un, soit il avait quelque chose à prouver.

Timofeï, Dieu merci, n'avait jamais cherché à prouver quoi que ce soit à qui que ce soit. Avec lui c'était simple, c'était facile, c'était confortable, en quelque sorte. Même quand il l'énervait, ç'avait quelque chose de confortable, cette façon de tracer entre lui et les autres une frontière molle, infranchissable, mais qui ne fait pas mal quand on s'y cogne. Il leur arrivait de se crier dessus, de se fâcher, Timofeï partait, la barbe chiffonnée, Oksana pleurnichait sur le passé et l'avenir qu'ils n'auraient pas ensemble, puis une ou deux heures plus tard, il revenait avec du vin et des crevettes et elle acceptait de troquer la soirée Netflix (une tradition récente héritée de ces grands amateurs de canapés que sont les Américains) contre un peu de sexe pépère, sympa (d'adulte). Et de nouveau la paix, la tranquillité et ce petit quelque chose de confortable jusqu'à la reprise du travail. Le *boyfriend* de week-end idéal.

Ce jour-là, il n'y eut pas moyen de netflixer, dans aucun sens du terme. Oksana n'aurait rien eu contre l'un ni contre l'autre, mais sur le chemin du retour, à mi-parcours, Timofeï fut de nouveau happé par son téléphone et, à peine la porte d'entrée franchie et ses New Balance ôtées à la va-vite, il s'écroula sur le pouf géant dont il ne se releva pas avant une quarantaine de minutes. Il avait clairement oublié leur plan grandiose de consacrer sans faute toute la nuit et la moitié du dimanche à regarder quelque chose d'absolument indispensable à tout individu moderne. Au lieu de quoi, il discutait avec quelqu'un de plus important ou cherchait de nouvelles scènes pour ses *mashin*¹⁰.

Oksana rangea les courses, prépara un dîner léger pour deux, mit la table, appela Timofeï deux fois, et à la troisième, il mit des écouteurs. Oksana hocha la tête, mangea en buvant de l'eau, débarrassa son assiette dans l'évier, mit celle de Timofeï au frigo et alla se coucher après un passage à la salle de bains.

Timofeï arriva dans la chambre, où Oksana s'endormait déjà, avec un « ben alors... » coupable et des caresses craintives. Les caresses étaient agréables, mais le sommeil l'était plus encore,

10. Déformation de *mashup*, clip vidéo consistant en un patchwork d'images et de sons généralement glanés sur Internet.

aussi Oksana, presque sans ouvrir les lèvres, lui dit : « Ch-chut, demain » et glissa de nouveau rapidement vers le sommeil. Timofeï ne l'embêta pas plus qu'il ne se vexa, en cela il était parfait. Au moins en cela.

Oksana fut réveillée par le soleil. Il filtrait doucement par les stores entrouverts pour se coucher en bandes parallèles sur son visage, aveuglant, même à travers ses paupières closes.

Oksana était prête à s'énerver (tous les jours elle était tirée du lit par son réveil, ses crétins de chefs ou ses collègues, et pour ce dernier week-end de pont, c'était la nature qui la trahissait), mais elle parvint à se maintenir dans un état de décontraction ensommeillée. Une autre manière de voir les choses s'insinua en elle : l'hiver était passé, ce serait bientôt l'été, le soleil la caresserait tandis que la nature lui susurrerait des promesses qu'elle tiendrait peut-être. Elle se sentit bien. Le murmure (des branches, disons) et la fraîcheur de la brise à travers le vasistas auraient peut-être ajouté à son bien-être, mais cette semaine, le vent avait soufflé du nord-ouest, alors mieux valait éviter d'ouvrir.

Oksana resta lovée encore quelques minutes, s'étira de plaisir, bâilla presque à s'en décrocher la mâchoire (ce qui la fit rire), fit glisser sa tête sur l'oreiller pour chasser le rayon de soleil de son visage et observa le monde d'un seul œil, comme à la maternelle.

Le monde n'était pas aussi intéressant qu'à l'époque, mais il n'était pas mal non plus : un bout de mur couvert de papier peint aux motifs géométriques que les jeux d'ombres et son œil fermé rendaient non euclidien, un drap propre et, posé dessus, un bout d'épaule lisse, puissante, avec une touffe de poils de barbe. Oksana se demanda quelque temps comment cette touffe s'était retrouvée sur cette épaule. Comme elle n'arrivait pas à comprendre, elle tendit la main et étudia doucement la zone mystérieuse. Ah, il s'est penché et sa barbe s'est dressée. Intéressant. C'est tout ce qui s'est dressé, la barbe ? Non. Bon garçon.

Mais ne nous pressons pas.

Oksana se glissa doucement hors du lit pour ne pas troubler le sommeil de Timofeï, fit une toilette matinale minimale, se versa un verre d'eau filtrée et, en le sirotant, se livra à une petite inspection. L'assiette du frigo avait été vidée et se trouvait dans l'évier, les vêtements de Timofeï étaient soigneusement pliés

au chevet du lit, près du téléphone mis à charger. Oksana se racla la gorge. Le chargeur était branché sur la rallonge que Timofeï avait lui-même débranchée la veille pour connecter les divers éléments du home cinéma.

Tant mieux.

Oksana vida son verre, le posa par terre, enleva sa couche de vêtements superflue et, faisant tourner l'eau légèrement sucrée dans sa bouche, précautionneusement, tout en apesanteur, elle installa la tête de Timofeï sur ses cuisses. Timofeï fronça les sourcils, mais ne se réveilla pas (le sommeil du juste).

Il était drôle et touchant. Ce petit garçon maigrichon à la barbe soignée, même durant son sommeil. Il commençait par border sa barbe, ensuite c'était son tour.

Oksana caressa la barbe et s'étonna une nouvelle fois de sa douceur soyeuse. Celle de sa poitrine et de son ventre aussi, d'ailleurs. Oksana le caressa avec insistance, mais sans fanatisme. Si tu te réveilles, je suis à toi, sinon, tant pis. D'un autre côté, ça pourrait être intéressant d'essayer, pendant qu'il dort...

Là-dessus, il se réveilla.

Bon, comme ça aussi, on pourra s'en sortir. Sortir et rentrer. Parfaitement.

Timofeï se figea en essayant de se figurer la réaction la plus à propos et la plus polie : rester immobile les yeux fermés ou dessiller ses paupières collantes et désaccordées. Oksana n'avait pas l'intention de l'aider ou de lui souffler la réponse : elle était occupée.

Il se débrouilla tout seul, sans trop de mal, comme toujours lorsqu'il n'était pas distrait par son téléphone ou son ordinateur. Il se redressa un peu, prit appui sur son coude, soutint, caressa, et eut l'idée saugrenue de parler.

– Oksana, sorry d'avoir déconné hier. J'ai reçu une demande hyper importante, tu comprends.

Oksana eut envie de savoir quelle était cette demande, mais cela lui sembla aussitôt superflu et elle souffla : « Ch-chut. »

– Ils ont lancé des *bots*¹¹, je sais pas s'ils les ont achetés ou quoi... dit Timofeï d'une voix rauque et entrecoupée, refusant obstinément de saisir l'intensité croissante du moment présent.

11. Logiciel automatisé conçu pour poster des messages et dialoguer en ligne comme le ferait un être humain.

– La feerme, susurra Oksana en l’attrapant par la barbe pour plus de persuasion.

Timofeï la ferma enfin. Et tout alla mieux.

Pas génialissime, mais très correct.

Il manquait juste un tout petit je-ne-sais-quoi.

Il faut trouver quoi, décida Oksana. Et elle chercha toute la journée avec application, et Timofeï ne se défila pas, il s’efforça de bien faire et de coopérer, on pouvait remercier la soirée Netflix passée à la trappe et le téléphone éteint. Il coopéra ainsi jusqu’au bouquet final qui éclate derrière les sinus, jusqu’aux tremblements, jusqu’au mutisme.

S’il fait moche, il est du devoir de chaque individu responsable de faire advenir le printemps dans son chez-lui. La rondelle fait le printemps. Non, mais qu’est-ce que je raconte, n’importe quoi. Heureusement que je n’ai pas dit ça à voix haute.

Timofeï courut aux toilettes (il s’était retenu jusqu’au bout, bravo) et Oksana s’étendit sur le drap avec autant de plénitude que possible, d’un côté, puis de l’autre. Mais la plénitude ne venait pas. Sans savoir pourquoi, elle pensait à Mitrofanov. Il avait un regard de bébé phoque dans un spot de Greenpeace, hier. Quand même, il s’était passé quelque chose chez lui.

Bon, admettons ; et alors ? Il se passe des choses chez tout le monde, a fortiori chez un tocard de quarante berges. Ces gens-là sont voués à se soumettre à tout, notamment aux autres, à trimer, à boire une mousse amère devant le foot les bons jours, à voter pour qui on leur dit, à injurier qui on leur désigne, à détester leur entourage, à corseter leurs femmes, à hurler sur leurs gosses, à se justifier en invoquant les roustes qu’ils ont eux-mêmes reçues, et alors, ça ne leur a pas fait de mal, ils ont grandi normalement, et à mourir d’un infarctus à quarante-cinq ans sans avoir compris que non, ils n’avaient pas grandi normalement, qu’ils avaient tout fichu en l’air et que la seule chance de survie de la planète, c’était que leurs enfants ne leur ressemblent pas.

Mark ne ressemblait pas à son père, au grand bonheur d’Oksana. Et Mitrofanov, est-ce qu’il avait des enfants qui lui ressemblaient ?

Ah, mais ça suffit. Qu’est-ce que j’ai, à penser à ces bêtises ? C’est un week-end de pont, il faut fêter ça à en avoir des bleus

sur les fesses, à finir lessivée et essorée, à ne plus avoir besoin de distraction pour les six prochains mois.

D'ailleurs c'est une idée, pensa Oksana inspirée, et elle fonduit comme un rapace sur la porte de la salle de bains.

À cet instant, Timofeï comprit que si son téléphone chéri restait silencieux, ce n'était pas parce que tous ses contacts plus ou moins proches n'avaient rien à dire ou étaient occupés à autre chose, mais parce que sa batterie était à plat.

Le tableau de Timofeï qui s'énervait et s'activait avait quelque chose de drôle et de pathétique. Il se calma dès que son téléphone fut rallumé. Apparemment, le monde n'avait pas explosé en son absence. Il attendait Timofeï, sans aucun doute.

Oksana fit en sorte qu'il ne l'attendît pas jusqu'à lundi.

Bon, on va te sauver toi aussi, cher monde, pensa Oksana avec condescendance.

Le monde ne fut pas reconnaissant.

3

- Coucou mamoune ! Joyeux anniversaire de mariage !
 - Oh, ma Sachenka, mon trésor, bonjour ! Tu t'en es souvenue, tu penses à tout, mon cœur, merci. Comment tu vas, tu n'es pas malade ?
 - Non, ça va. Maman, t'es où ? Je vous ai envoyé un cadeau, il faut que tu ouvres au livreur.
 - Aïe, je voulais... Quand est-ce qu'il doit arriver ?
 - Maintenant, il ne va pas tarder à appeler. J'ai demandé exprès qu'il passe le soir pour qu'il trouve quelqu'un à la maison. Vous êtes à la maison ?
 - Je suis, comment... au magasin... Je rentre tout de suite, je vais prendre un taxi. Pourquoi tu parles du nez ? Tu es enrhumée ?
 - Mais non, il fait juste froid, j'ai une écharpe.
 - Il fait encore froid à Sarassovsk ? Mes aïeux. Viens vite nous voir, ça ne va pas tarder à fleurir, ici.
 - C'est ça, et ça embaume déjà, aussi. Quand est-ce que tu seras à la maison, maman, qu'est-ce que je dis au livreur ? Il va arriver.
 - D'accord, d'accord, cinq minutes, non, sept. Je saute dans un taxi et j'y suis.
- Elle arriva dix minutes plus tard et se jeta sur un vieil homme qui avait l'inconscience de passer devant l'immeuble avec une

grosse boîte et un bouquet de fleurs. À ce moment-là, Sacha était tellement occupée à respirer le moins possible (une puanteur douceâtre filtrait à travers les couches de son écharpe et de sa capuche entortillées, lui attaquant les yeux) qu'elle entendit seulement la fin de la scène : le petit vieux criait « Mais qu'est-ce que vous me voulez, à la fin ? » et maman expliquait d'une voix forte « Je suis Elena Igorevna, regardez, c'est mon passeport ! ».

Sacha sortit du porche en vitesse et s'arrêta aussi sec pour ne pas emboutir maman qui avait relâché sa victime et se dirigeait vers l'immeuble en faisant claquer ses talons, la tête tournée en arrière, marmonnant : « Peut-être dans l'entrée... » À un mètre de Sacha, elle se figea et poussa un cri perçant en ouvrant grand les bras et en battant des cils :

– Sacha !

Elle broya sa fille en couvrant son écharpe et son bonnet de baisers. Sacha remarqua presque avec horreur que maman tremblait de la tête aux pieds et que ses joues étaient baignées de larmes.

– Maman, qu'est-ce qui te prend, ça va, arrête de pleurer ou moi aussi je vais m'y mettre, bredouilla Sacha qui en fait pleurait déjà tandis que maman l'embrassait bruyamment en la serrant fort, prenant juste un peu de recul de temps en temps pour la regarder en meuglant indistinctement : « Ce que tu es belle... ! Tu es là, ma chérie... ! Tu n'as pas prévenu, tête de pioche, on n'a rien prévu... ! », avant de l'embrasser de nouveau.

Maman ne retrouva ses esprits qu'une fois franchi le seuil de l'appartement, sitôt qu'elle eut décrété que la petite avait faim et qu'elle n'avait rien pour la nourrir ; alarmée, elle courut à la cuisine, sans toutefois cesser de lancer des exclamations expressives qui couvraient les bruits de découpe et friture, bondissant toutes les deux minutes comme un diable de sa boîte pour examiner tendrement sa fille et la prendre dans ses bras, évitant par miracle de l'accrocher avec un couteau ou une cuillère en bois. Sacha riait, prenait sur elle, répondait mal à propos. De toute façon, maman comprenait et elle retiendrait tout comme il faut, contrairement à papa, et puis comme à l'école, elle réciterait la leçon un peu plus tard, remettant tout dans un ordre logique et chronologique, tandis

que Sacha n'aurait plus qu'à acquiescer et faire chorus ou parfois protester, pour que maman ne s'obstine pas dans une version longue, compliquée et logiquement irréprochable, mais totalement fallacieuse, tricotée à partir des mots choisis, des silences et des réactions de son interlocuteur dont elle tirait ses propres déductions. Sacha avait l'habitude, elle avait récemment cessé de s'énerver à ce sujet, et ces derniers mois, cela lui avait même manqué.

Rien n'avait changé. L'appartement était d'une propreté irréprochable et il y faisait très chaud, mais au moins il sentait la vanille et la menthe, pas l'odeur de la rue.

Maman mit Sacha à table, lui servit un bol de soupe au chou (« Mange, mange, tu m'as dit que tu avais froid... – Mais non, je m'étais juste caché le nez sous mon écharpe pour ne pas sentir votre décharge ! – Tu as menti à ta mère... Allez, mange, maintenant ! »), y déposa un petit tas de croûtons encore grésillants, s'assit en face, la poitrine posée sur ses bras croisés en faisant grincer la table, comme d'habitude, et avec une aisance incroyable (elle était la seule à savoir faire ça, elle aurait dû rédiger des résumés pour des revues scientifiques) elle retraça les derniers mois de Sacha. Sacha n'avalait qu'une fois de travers, à l'écoute d'une théorie de maman sur sa vie privée, mais elle n'eut pas le temps de démentir ni même de s'éclaircir la voix. Maman, souriant, poursuivait sans faire la moindre pause :

– Personne n'a envoyé balader personne, avec Gocha c'est compliqué et les études encore plus, quant à Maxime, c'est de l'histoire ancienne, j'ai bien compris. Tu es sérieuse, c'est pour ça que tu t'en es bien sortie en maths-stats et que tu n'as pas besoin de rattrapage. Tu es presque la seule de ta promo. Je te crois, je te crois, mange. Du coup tu vas garder ta bourse, et de toute façon tu as assez d'argent, avec Ksioucha vous payez le loyer dans les temps, tu manges au resto U, vous allez de temps en temps au café avec tes copines ; d'ailleurs demain je te ferai un petit virement, mange-mange, ce que papa t'a donné ça ne me regarde pas, ce sont vos affaires à tous les deux.

– À propos de papa, il arrive quand ? se rappela brusquement Sacha (elle était en nage, bien qu'elle eût enlevé et sa veste et son sweat-shirt).

Maman lui raconta avec beaucoup d'assurance qu'au travail de papa c'était de nouveau la folie et que de toute la semaine il n'était pas rentré avant la nuit. La réponse satisfit pleinement Sacha, mais le diable lui souffla de proposer à maman de passer un coup de fil : s'il apprenait que sa fille avait débarqué à l'improviste, il s'arrangerait pour se libérer plus tôt. Maman acquiesça, prit son téléphone et se figea un instant, le regard perdu sur l'écran. Sacha comprit que le problème n'était pas vraiment la folie au travail et se dépêcha de changer de sujet. Pas de la meilleure des manières. Elle évoqua mamie.

Maman fondit en larmes, raconta à quel point ç'avait été brutal, à quel point c'était dommage que Sacha n'ait pas pu venir à ce dîner, qu'elle ne se pardonnait pas de ne pas avoir vu, de ne pas avoir compris que grand-mère se préparait à mourir. Elle n'a rien dit, à personne, ni à moi ni à ton père, elle n'a rien fait, elle n'a même pas essayé.

Sacha, rassemblant ses dernières forces, dit que mamie avait peut-être bien fait. Peut-être qu'elle a bien fait, dit maman en se voûtant, mais ici (elle se frappa la poitrine du poing) ça serre, ça fait mal. Apparemment, il n'y avait déjà aucun espoir de guérison, elle aurait juste souffert. Mais il y avait tellement de choses qu'on n'avait pas eu le temps de se dire.

– On sait déjà tout, bredouilla Sacha.

– Il y a des choses qu'on sait, d'autres pas, et il n'y a rien qu'on puisse se dire qui soit superflu, répondit maman d'un ton assuré qui tranchait avec son visage larmoyant. Surtout quand on vit si longtemps si près l'un de l'autre... Oh, j'allais oublier. J'arrive.

Elle sortit de la cuisine et revint presque aussitôt en tenant une petite boîte rouge qu'elle tendit à Sacha.

– Tiens, de la part de ta grand-mère.

Sacha ouvrit la boîte et fondit en larmes.

– J'avais cinq ans, je les avais trouvées et je voulais les mettre, mais comme je n'avais pas les oreilles percées, j'ai passé la moitié de la journée à les tenir à mes lobes. Mamie m'a dit : je te les donnerai quand tu auras les oreilles percées. Tu te souviens, après ça je t'avais harcelée pendant un mois pour qu'on me fasse des trous.

– Eh bien, maintenant tu peux. Enfin comme tu veux, c'est à toi de voir. Tu peux aussi en faire un pendentif.

– Ou même deux, avec un double au cas où. Tu vois, elle n’a pas oublié... et toi, tu dis que ce sont les mots qui comptent. Ça, ça vaut tous les mots du monde.

– Les mots aussi, c’est important, surtout, je n’ai pas eu le temps de finir, quand on vit aussi longtemps ensemble. Quand on est jeune, on n’a pas de mal à sentir l’amour et ce genre de choses, mais quand on vieillit et qu’on a vécu de longues années près de quelqu’un, on a l’impression que c’est bête de lui dire pourquoi on vit avec lui, qu’on l’aime, l’aime, l’aime, et tout le reste, à quoi bon. Et les mots sont tout usés et ils sonnent faux. Mais s’ils sont vrais, il faut les dire. Nous sommes des humains, Sacha, la parole, c’est ce qui nous différencie des animaux.

– Ah. Je ne voyais pas ce que ça pouvait être, mais maintenant tout s’éclaire, remarqua Sacha en se mouchant.

Maman ne se démonta pas et bien sûr elle ne le prit pas mal.

– Dans ce cas, tu n’es pas venue pour rien, si tu as compris quelque chose d’important. Et voilà papa qui arrive.

Sacha réfléchit un instant et bondit la première dans l’entrée. Maman ne se contenta pas de la laisser passer, elle resta dans la cuisine : on entendit tout juste un bruit de robinet et l’eau qui coula.

Papa était entré et enlevait ses chaussures. Il ne prêta aucune attention à Sacha. Il ne releva même pas la tête. Cela déplut à Sacha. Ce n’est pas très correct d’ignorer quelqu’un qui vient à votre rencontre, surtout quand on arrive de dehors, où il fait froid et où ça pue, et qu’on entre dans un endroit où il fait chaud, où ça sent bon la soupe au chou et les croûtons et où il n’y a plus qu’à mettre les pieds sous la table.

Sacha fit exprès de tousser. Papa leva la tête sans se presser et se figea. Son regard agacé se métamorphosa d’un coup, ses yeux semblèrent presque changer de forme et de couleur, c’était effrayant. Sacha aurait voulu dire quelque chose, mais papa avança vers elle, la prit dans ses bras en se courbant un peu, appuya sa tempe contre la sienne et resta immobile, sans même respirer. Sacha se tourna vers maman qui se tenait un peu plus loin, hochant la tête et essuyant ses larmes, et elle lui rendit son étirement. Sous son manteau, les épaules et le dos de papa semblaient de plâtre. Il sentait un peu l’eau de Cologne

et beaucoup l'homme fatigué, pas très frais et qui a traversé une décharge. Tout le monde devait avoir la même odeur, ici.

– Tu vois, je suis venue, papa, bredouilla Sacha lorsqu'elle comprit qu'il pourrait rester comme cela toute la nuit (ou jusqu'à la syncope, puisqu'il ne respirait toujours pas).

– Sachka, ma tête de pioche, dit doucement papa.

– Pap, tu dois avoir faim. Viens, maman a préparé plein de choses.

Papa fit oui de la tête, s'écarta d'elle, enleva son manteau, le pendit soigneusement dans l'armoire et alla s'enfermer dans la salle de bains.

Sacha regarda maman, qui écarta légèrement ses mains et dit doucement :

– Il est comme ça, en ce moment. Viens dans la cuisine, il y a encore des fricadelles.

Durant le dîner, papa eut presque l'air normal : il mangeait avec appétit, écoutait sans rien dire, mais attentivement, acquiesçant parfois en hochant la tête, posa une ou deux questions pour éclaircir tel ou tel point, mais n'adressa pas un regard à maman, même lorsqu'elle aidait sa fille à se sortir d'une formulation trop alambiquée. Maman se taisait et restait tournée vers la fenêtre. Sacha finit par se sentir mal à l'aise. Elle dit avec entrain :

– Mais au fait, je suis venue pour quelque chose. C'est votre anniversaire de mariage.

Elle partit dans l'entrée, sortit une boîte de son sac à dos, en tira précautionneusement un cocon de papier et de là, un vase, qu'elle amena solennellement dans la cuisine.

– Et voilà. Vingt ans, les noces de porcelaine. Je sais que vous ne les fêtez pas, mais en tant que personne qui, comment, a toutes les raisons de se réjouir et tout ça, bref, je vous l'offre. Avec ma reconnaissance.

Sacha posa le vase sur la table et entreprit d'expliquer la signification des poissons, l'allégorie du bonheur qui dure, et de parler de l'artisan potier dont c'était l'œuvre. Papa effleura le vase du bout des doigts, fit un signe de tête et dit :

– Tu aurais mieux fait d'attendre le 23 février...

– Il est très beau, Sacha, c'est une merveille, s'empressa d'assurer maman. J'ai entendu parler de ce potier, ou plutôt

j'ai lu un article. Il a exposé à Sarassovsk, justement, c'est là que tu l'as acheté ?

Sacha haussa les épaules en regardant papa. Il leva les yeux, les baissa tout aussitôt, soupira et entreprit de rassembler un reste de bouillon orange dans sa cuillère.

– D'accord, en gros, je me suis un peu emballée, dit Sacha en s'échauffant.

Ses parents se redressèrent, leurs regards se croisèrent avec malaise avant de se tourner vers Sacha. Elle se dépêcha de continuer :

– Ksioucha m'attend, on s'est mis d'accord pour se retrouver demain matin au, comment... à la journée de la fac, en plus c'est la Chandeleur, ils sont à la bourre pour l'organisation, et du coup ils ont demandé aux filles de faire des crêpes, et Ksioucha, cette gourde, elle a dit qu'elle en ferait, mais en fait non, vu qu'elle ne sait pas les faire, du coup elle n'a pas arrêté de chouiner : « tu peux les faire, s'il te plaît », donc je suis bien obligée, bref, du coup il faut que j'y aille, il faut que je l'aide demain matin, je l'ai envoyée faire les courses, je vais me dépêcher de rentrer, on va faire la pâte et ensuite on ira toutes les deux à la journée de la fac, le programme est juste grandiose.

– Mais nous aussi... commença maman.

– On ne peut pas vraiment dire que ce soit la fête, et puis je vous ai félicités, non ?

– Oui, merci, ça m'a fait très plaisir, accorda doucement maman avant d'élever une voix plaintive : Dors ici, où veux-tu aller en pleine nuit ? Il n'y a même plus de train à cette heure-ci.

– Mais j'en ai pour une demi-heure maximum en voiture, demain matin ou dans la journée ce sera plus long, justement.

– Mais si tu restes ici, tu n'auras pas besoin de prendre de taxi, intervint papa contre toute attente. Pourquoi tu es si pressée ? Vous n'avez qu'à faire les crêpes avec ta mère, ou elle peut même les faire toute seule, pas vrai, Lena ?

Maman s'empressa d'opiner du chef. Papa continua :

– Ça ne lui pose aucun problème, elle... Oui, et demain matin, tu te lèves et tu fonces retrouver Ksioucha. Il y a toute la place qu'il faut, ici, ton lit est fait. Si tu veux, tu peux rester chez mamie... Ex-Lénine est à toi, maintenant, pas vrai, Lena ?

Il regarda maman d'un air implorant. Celle-ci pinça les lèvres un instant, se força à rire et dit :

– Bien sûr ! C'est à cinq minutes, ton père te déposera. Il est temps de s'occuper de ton héritage.

– Non ! dit Sacha à brûle-pourpoint.

Elle se dit qu'elle aurait dû être moins abrupte, mais ne trouva rien d'autre et répéta juste un peu plus doucement :

– Non.

Et elle secoua la tête.

Maman et papa se regardèrent et leur regard lui fit mal. Maman précisa, hésitante :

– Cela veut dire que tu pars tout de suite ?

– Ouais, je vais appeler un taxi tout de suite, ça vous va, OK ?

Sacha ouvrit une application sur son téléphone, pianota sur l'écran et constata, triomphante :

– Voilà, il arrive dans trois minutes, ensuite trente-sept minutes jusque là-bas, et j'en aurai pour trois cent quarante roubles¹², que dalle.

– Bon, dit maman avec résolution en se levant. Dis-lui d'attendre un peu, pas trois minutes, mais cinq, sept. Je t'emballe les fricadelles.

– Mamoune, mais quelles fricadelles, je rejoins Ksioucha, demain il y a un banquet, tout ça !

– Le banquet c'est demain, le dîner c'est ce soir, et il y a encore le petit déjeuner d'ici là, trancha maman. Je te mets aussi de la soupe au chou ? J'ai un bidon exprès pour ça.

Sacha parvint à refuser la soupe, mais pas le reste, ni que papa l'accompagne jusqu'au taxi. Ils n'échangèrent pas un mot dans l'ascenseur. Sacha se demanda d'abord si elle n'avait pas vexé maman (apparemment non, elle l'avait serrée dans ses bras comme d'habitude, alors qu'elle savait très bien faire passer un message par une embrassade ou un silence – Sacha n'avait pas oublié), puis elle commença à penser à la suite du plan, c'est-à-dire appeler Ksioucha dès qu'elle serait dans le taxi pour ne pas arriver comme un cheveu sur la soupe ; l'autre avait à coup sûr fait venir son copain, vu que sa coloc

12. Au moment de l'action, au printemps 2019, le taux de change était d'un peu plus de 70 roubles pour un euro.

n'était pas là, et Sacha allait devoir dormir dans la cuisine si elle ne voulait pas entendre leurs oh ! et leurs hi hi ! toute la nuit. Et même là, elle devrait supporter de les voir courir en culotte pour chercher une bière dans le frigo. Quoique au fond Ksioucha préférerait sans doute dormir sur le balcon plutôt que d'énervé Sacha. Ou alors elle serait capable de coucher Sacha entre elle et son copain, pas de problème. Cette fille tenait en très haute estime le devoir amical.

Sacha sourit en coin et se dépêcha de remonter son écharpe sur le nez. Ils quittaient déjà le porche. Le vent avait tourné dans la soirée, il ne soufflait plus du nord-ouest mais du sud, aussi la puanteur de la décharge devait être moins forte, mais après les aromates de la maison, le vent fétide, même en version light, transperça le nez et les globes oculaires de Sacha.

Son humeur redescendit d'un cran. Et papa lui porta le coup de grâce.

À un mètre du taxi qui était déjà arrivé, il retint Sacha par le bras. Sacha se dit que c'était un signe pour l'embrassade du départ, mais papa recula et dit :

– Sachka, ex-Lénine est vraiment à toi, pense-y.

Sacha opina du chef.

– Ouais, merci, mais l'appart est ici et pas moi. Il n'a qu'à rester comme ça pour l'instant, en attendant, quoi.

– Justement, c'est ce dont je voulais te parler, dit papa en détournant bizarrement les yeux. Ça ne sert à rien, qu'il reste vide. On pourrait le louer, tu n'es pas contre ?

Sacha haussa les épaules et papa continua :

– Ou une autre option... Si quelqu'un s'installait là-bas, tu ne serais pas contre ?

Sacha tendit l'oreille.

– Qui ça, pap ? Quelqu'un que vous connaissez ? Si vous en avez besoin, bien sûr...

– Peut-être quelqu'un que je connais. Ou peut-être moi. Je peux ?

Il regarda enfin Sacha, ses yeux avaient de nouveau changé.

Sacha fronça le nez pour ne pas se mettre à pleurer, elle avait envie de demander : « Tu m'as trouvé une nouvelle maman, ou quoi ? », mais elle posa une autre question, très lentement, d'un ton neutre :

– Papa, tu veux que j’aie une famille, des enfants et un mari pour toute la vie ?

Papa sourit d’un air mal assuré et son visage se figea de nouveau. Sacha s’expliqua :

– Je veux dire, pas tout de suite, mais en général : tu veux que je reste toute ma vie avec l’homme que j’aime jusqu’à ce qu’on soit vieux, qu’on ait des petits-enfants, tout ça ?

– Sacha, tu es bête ou quoi ? demanda papa. Quelle question.

– Exactement. Moi aussi, je voudrais bien, franchement. N’aie pas peur, il n’y a personne pour l’instant, et si jamais, vous seriez les premiers au courant. Seulement... En gros, c’est Lizka qui disait que si des parents divorçaient, leurs enfants divorceraient à tous les coups. Et elle...

– Elle est bête, ta Lizka.

– Mais elle a sans doute raison. Anka, tu te souviens, elle était dans la classe au-dessus de moi, elle divorce déjà, comme votre Kirill, que vous n’arrêtiez pas de me montrer en exemple, et aussi... Bref, c’est une règle : si les parents fument, c’est possible que les enfants ne fument pas, mais ce sera l’exception qui confirme la règle, la plupart seront fumeurs.

– Oui, mais on ne fume pas...

– Et si des parents divorcent, leurs enfants divorcent. Papa, tu sais ce que c’est, la différence entre moi et vous deux avec maman ? Tes parents n’ont pas divorcé. Les siens encore moins, même si c’est compliqué, je sais. En tout cas si vous divorcez, ce sera uniquement votre faute. Alors que si moi, je divorce, c’est vous qui serez responsables. Je suis désolée, mais c’est comme ça.

– Sachka, ce n’est pas juste de me dire ça, dit papa à voix basse.

– Et toi, c’est juste de faire ça ? demanda Sacha tout aussi bas.

Papa ne dit rien, il regarda le ciel étonnamment pur, en complet décalage avec l’odeur, puis tourna les yeux vers la fenêtre de l’appartement et dit :

– Je n’en peux plus, Sachka. Tu vois bien comment elle est.

– Comment ? demanda méchamment Sacha.

– C’est bon, dit papa. J’ai compris. Oublie.

Il embrassa Sacha sur la pommette, entre l’écharpe et le bonnet, lui fit un signe de la main et se retourna, mais il s’arrêta brusquement et dit par-devers lui, s’adressant à ses pieds :

– J'étouffe, Sachka. Je n'en peux plus.

Sacha se mit à pleurer.

Papa continua :

– Je vais essayer, Sachka. Honnêtement. Dans tous les cas, comme tu l'as dit : tu seras la première au courant.

Il serra de nouveau Sachka fort dans ses bras, comme dans l'entrée, penché sur elle, comme s'il la protégeait de ce ciel pur trompeur, sa tempe collée à la sienne.

– Je t'aime, papa, murmura Sacha et papa fit oui de la tête avant de se détacher d'elle et de se diriger vers le porche.

– Papa, c'est quelqu'un de bien, maman, elle t'aime, dit Sacha dans son dos.

Papa, semble-t-il, n'avait pas entendu.

4

Quand arriva le samedi, Oksana comprit qu'elle en avait marre de Timofeï.

Cette découverte l'effraya un peu. Ce n'était encore jamais arrivé, ni avec Timofeï, ni avec Roustik, ni avec qui que ce soit d'autre. On sortait du schéma classique où des gens qu'elle connaissait à peine se mettaient à avoir des prétentions sur sa vie et son temps (ou tout autre chose qu'on réclame d'habitude), finissant par la lasser voire à soudain lui devenir insupportables. Ceux-là, Oksana savait les gérer. Il lui avait été plus simple d'envoyer balader Roustik, d'abord gênant puis carrément lourdingue, que de continuer de participer à ce qui lui semblait un coït de chiens hirsutes absurdement collés l'un à l'autre pendant que tout le monde les mate. Bien sûr qu'en réalité personne ne les matait, mais il avait suffi à Oksana de son seul regard dégrisé qui, la transperçant, l'avait forcée non pas à être une fois de plus fière d'elle sans raison, mais à avoir honte et à se faire peur.

Rien de tout cela avec Timofeï. Leur relation était calme, presque jusqu'à la froideur, mais agréable et variée : ils pouvaient tout aussi bien jouer à la poupée qu'au couple de retraités, à l'amour de vacances ou au porno expérimental. Ils venaient tout juste d'arriver à ce dernier, sans l'avoir anticipé, et cela ressemblait moins au paroxysme qu'au point final

de leur relation. Ils n'avaient plus rien à faire ensemble. Du moins, Oksana ne voyait plus l'intérêt. C'était un sentiment désagréable, un truc qu'on voit dans les films : elle jetait le gamin après l'avoir sucé jusqu'à la moelle. Lui ne savait pas, il ne se doutait de rien. Il était occupé à lui demander par texto ce qu'il devait acheter et à échafauder des plans pour le week-end. Mais Oksana ne voulait pas faire partie de ces plans, elle ne voulait pas faire partie de la vie de Timofeï et elle ne voulait pas le voir. Elle voulait faire le point sur sa propre vie. Et elle n'en avait pas le temps. Elle n'avait le temps de rien, résolument.

Baliasnikov avait toujours aimé les coups de feu, mais là, il brassait clairement du vent tout en réclamant des manifestations hystériques de productivité. La première réunion avait été fébrile, mais sans aller jusqu'au fanatisme : le problème des déchets ménagers solides allait de mal en pis ; l'entreprise Pays Propre avait abandonné son projet d'incinérateur et la déchetterie DSM¹³ n'avait toujours aucun cycle de traitement, elle grossissait comme une pâte au levain ; le conseil régional était furieux contre nous et le gouvernement fédéral était furieux contre le conseil régional. Ils me l'ont dit franco, avait fait savoir Baliasnikov en fronçant ses sourcils clairs, et ils ont ajouté que si le conseil régional avait des problèmes par notre faute, ils nous feraient vivre un enfer, et qu'on finirait noyés dans la pestilence.

Oksana n'avait pas compris si c'était une provocation de la part de Baliasnikov ou si Freud se cachait derrière sa langue, toujours est-il qu'il n'aurait pas pu faire pire même s'il l'avait voulu. « Parce qu'on n'est pas déjà noyés ? » avait-on lancé de tous côtés. Le maire était alors sorti de ses gonds. Il avait ordonné à tout le monde de plancher d'ici la prochaine session sur deux modes de recyclage des déchets, le second consistant à mettre en place un système local de collecte volontaire des déchets (de fait obligatoire, évidemment) chez toutes les personnes physiques et morales. Silence assourdissant dans la salle. Après s'être tortillée sur sa chaise, Oksana s'était levée pour émettre une objection étayée, vu qu'elle serait chargée de l'expertise de ce projet qui impliquait de traiter une montagne

13. Déchets solides ménagers.

de désagréments inévitables, dont l'augmentation record de la taxe sur les ordures ménagères de l'an dernier, véritable motif des manifestations qui avaient agité la ville (et non le projet d'incinérateur de Pays Propre, comme ç'avait pu être dit). Mais Baliasnikov avait hurlé : « Oksana Viktorovna, vous vous asseyez et vous écrivez », aussi elle s'était rassise, avait battu des cils et s'était mise à écrire avec presque autant d'application que tous les autres autour d'elle.

La Maison Jaune et les régies municipales n'étaient pas seules à carburer ; toutes les boîtes officiellement indépendantes, mais créées en réalité par ou pour la Maison Jaune, étaient à pied d'œuvre. Les serveurs de la mairie étaient saturés par un flux ininterrompu de mails et de corrections, on changea deux fois les cartouches des deux imprimantes, on empilait chaque matin devant les portes des bureaux une colonne de paquets de feuilles A4 qui fondait durant la journée comme la femme de Loth sous une pluie de tequila. Le gémississement du papier craché par les machines irritait les oreilles, les yeux étaient aveuglés par les interminables chaînes de corrections en six strates de couleurs qu'il fallait enregistrer couche par couche avant d'en ajouter de nouvelles et de faire suivre, le téléphone sonnait tous les quarts d'heure, on se distribuait des coups de griffes, les pizzas et les sushis brûlaient les estomacs, les renvois de café irritaient les pharynx, les hommes sentaient le chien mouillé, les femmes la sueur aigre sur fond de Givenchy et de Chanel, et l'odeur de l'ozone artificiel des imprimantes combiné à l'air synthétique des climatiseurs qui tournaient à plein régime rendait l'atmosphère du bureau pareille à celle de Jupiter, ou à quelque autre planète, en tout cas clairement hostile à la vie, mais il n'y avait pas moyen d'y couper, parce que dehors il faisait déjà doux et que la puanteur de la décharge avait envahi le centre-ville de Tchoupov¹⁴ avec plus d'obstination que les ténèbres sur une certaine ville éternelle (et sans nul doute pour plus longtemps).

La deuxième session avait ressemblé à une réunion stratégique dans le QG d'Hitler sous les rafales de l'Armée rouge et elle aurait pu se terminer de même : Oksana ne s'attendait

14. Nom imaginaire formé à partir du mot tatar *tchoup*, signifiant « ordures », auquel a été apposé le suffixe russe -ov.

peut-être pas à voir fuser des balles réelles, mais un suicide collectif ne l'aurait pas étonnée. Ç'aurait pourtant été une nouveauté : la direction n'avait pas vraiment l'habitude de se remettre en question ni de se flinguer (dans tous les sens du terme). Mais personne ne mourut, Dieu merci. Ni durant la réunion ni dans les deux semaines de travail qui suivirent.

À plusieurs reprises, Oksana se surprit à imaginer, sans trop y croire, non pas comment elle formulerait sa lettre de démission (elle avait passé cette étape depuis longtemps), mais le moment même de son départ, quand elle commanderait un taxi, se ruerait dehors sans manteau, foncerait chez elle, demanderait au chauffeur de l'attendre dix minutes durant lesquelles elle fourrerait dans un sac ses papiers, les colliers de sa grand-mère (qu'elle n'avait jamais portés et ne porterait jamais, mais c'étaient ceux de sa grand-mère), prendrait Mark sous le bras, passerait dire au revoir à sa mère, débarquerait à la gare à temps pour prendre l'express du soir pour Moscou et s'arrêterait dans la gare du premier patelin sympathique où personne ne la connaîtrait, où personne ne l'embêterait, où on ne l'appellerait pas toutes les deux minutes, où on ne lui demanderait pas de sauver la situation maintenant, là, tout de suite, où il n'y aurait pas de chefs débiles et antipathiques qui veulent sympathiser ni de bécasses subordonnées et où surtout ÇA-NE-PUE-RAIT-PAS.

Il y avait encore des coins comme ça, dans le pays.

Il devait forcément en rester.

Sinon, tant pis. Le monde est vaste, j'ai un passeport, j'ai une langue, j'en parle deux et demi, je suis jeune, forte, courageuse, je m'en sortirai. N'importe quoi plutôt que vivre sur ce tas d'ordures, même en étant la reine de la montagne qui pue. Et Oksana n'était clairement pas partie pour en devenir la reine. Alors qu'attendait-elle ?

Elle s'était habituée.

C'était comme ça.

Elle n'avait pas encore tout à fait fini ; je termine juste ces deux projets d'arrêtés municipaux et c'est bon.

Ce serait bon pour une nouvelle pile de boulot.

Oksana y avait déjà pensé, mais c'était la première fois qu'elle comprenait vraiment que rien ni personne ne la retenait. Ni travail, ni carrière, ni Timofeï, ni son deux-pièces chéri tout

rénové et meublé. Rien qui soit unique, rien qu'on ne puisse trouver, gagner, recevoir, construire, assembler comme un jeu Meccano dans n'importe quel endroit vivable sur cette terre. Et puis il fallait sauver Mark.

Comprendre cela lui avait d'abord fait peur, puis elle avait trouvé cela doux, même encore plus doux que ses fins de semaine. Je suis libre, avait pensé Oksana. Comparé à celle qu'elle était un an plus tôt, lorsqu'elle se battait pour un poste contre une adjointe plus expérimentée. Comparé à tous ceux autour d'elle avec leurs épouses, leurs enfants, leurs hypothèques, leurs perspectives de carrière et leur retraite qui approche. Et le plus important : en général et dans l'absolu, indépendante de tout. Oksana Iourtchenko était libre, capable et mobile, sans attaches et sans charge (Mark, c'était du bonheur, pas une charge). Elle pouvait se lever et sortir, ici et maintenant, et appeler le taxi une fois dehors.

Oksana était déjà presque debout, lorsque Mitrofanov lui dit :
– Oksana Viktorovna, j'ai trouvé.

Qu'est-ce que tu as trouvé, mon mignon, se dit-elle exténuée. Que peut bien avoir trouvé une triste pellicule grisâtre, sans signe distinctif, sans qualité et sans ambition ?

Il s'avéra qu'il avait bel et bien trouvé et fait quelque chose qui changeait tout. Mais non, ça ne pouvait pas être le cas. Rien ne change jamais du tout au tout et rien ne repose sur une seule et unique cause. Ou alors cette cause est un pilier, et dans ce cas, si on l'abat, soit on est foudroyé sur place (et en général on meurt sur le coup), soit on est projeté dans la mauvaise direction. Et si tout se passe bien, il y en aura beaucoup, de ces tournants qui font chaque fois dévier d'un poil le vecteur de la ligne droite et la changent en courbe. Et on ne sait jamais où mène une courbe, c'est ce que lui avait appris sa grand-mère. Sa grand-mère connaissait bien ces choses-là.

Cette discussion au bureau était justement l'un de ces tournants, et des plus inattendus. Parce que Mitrofanov n'était pas celui qu'elle attendait : défraîchi comme tout le monde, tout de travers, mal rasé. Le plus irritant, c'était les touffes de poils gris qui se mirent à darder aux commissures de ses lèvres quand il fit une moue de canard après une question précise d'Oksana. Ces touffes finirent d'excéder Oksana, alors sur le point de rétorquer : « Si vous ne savez pas, Daniil Iourievitch,

remettez-vous au travail et contentez-vous de faire ce qu'on vous demande, nous avons des délais à tenir. »

Elle n'en eut pas le temps : la bouche de Mitrofanov retrouva sa position normale, faisant disparaître les petites touffes de poils.

– Mais non, ça relève de la municipalité, dit-il. Il suffit de prouver que c'est un terrain agricole et il n'y aura plus de décharge autorisée. Il n'y a pas la trace d'une décision municipale ou régionale qui changerait le statut du terrain, j'ai vérifié. Autrefois, là-bas, il y avait un sovkhoze¹⁵, le sol doit toujours lui appartenir, ou alors à ses ayants droit ; ça doit être une terre de labour, j'ai regardé les restrictions que ça implique. Les documents de l'époque n'ont pas été rentrés dans la base, mais on les trouvera dans les archives. Et la question sera réglée. On organise une réunion, on déclare sans concertation supplémentaire la décharge illégale au vu des faits récemment découverts, on arrête d'accepter les livraisons de déchets et on met tout sur le dos des opérateurs. Ils n'auront qu'à liquider eux-mêmes ce qu'ils ont fait, ou alors demander une indemnisation à Pays Propre, voire à Goussak lui-même. Ce sont ceux qui ont fait ça qui devront en répondre. C'est ce que soutiendra n'importe quel tribunal.

– Surtout le tribunal régional, ironisa Oksana.

– Si la décision est cassée par le tribunal régional, elle sera rétablie en appel. Mais ça n'ira pas jusque-là, la région commencera à négocier avant.

– Oh, dit Oksana en feuilletant une nouvelle fois les documents. Si tout pouvait être aussi simple. Bon, laissez-moi ça, je vais regarder. De toute façon, il faut vérifier, qui sait ce qu'ont pu inventer les conseillers municipaux dans les années 1990.

– Je le sais, dit Mitrofanov à l'improviste. Il n'y a eu aucune décision, ni dans les années 1990 ni dans les années 2000. Jusqu'au milieu des années 2000, la terre appartenait au sovkhoze La Vie Nouvelle. Il était à l'arrêt depuis longtemps, mais officiellement il existait encore. On a pensé y construire un complexe immobilier du même nom. On n'a pas eu le temps de finaliser. Comme le quartier n'a jamais vu le jour, la zone a commencé de fait à servir de décharge, à partir de

15. À l'époque soviétique, exploitation agricole appartenant à l'État.

2008 ou 2009 si je me souviens bien. Voilà comment La Vie Nouvelle est passée toute seule de sovkhoze à décharge. Si quelque chose a été fait, c'est forcément après coup, ça peut se contester les doigts dans le nez. Mais dans les années 2000, ça n'a pas été fait. Je le sais, j'étais quand même le président de la commission d'aménagement foncier.

– Qui était président ? demanda bêtement Oksana.

– Moi.

Oksana regarda son subordonné en clignant des yeux. Il ne se moquait pas d'elle et il n'avait pas non plus l'air de plaisanter.

– La commission de la mairie ?

– Non, celle du conseil municipal. J'ai été élu, puis libéré de mes obligations ; j'ai failli finir maire, mais...

Il ne termina pas sa phrase, haussa les épaules et dit :

– Bref, si vous voulez que je signe ou que je remplisse quoi que ce soit, dites-le-moi, rien de plus simple.

Il retourna à son bureau, s'installa sur sa chaise, tira de ses bannettes des papiers attachés par des trombones et les étala devant lui. Cela hypnotisa Oksana, un peu comme de l'eau qui coule ou une petite flamme qui s'approche peu à peu. Elle se détourna à grand-peine de sa contemplation, mit de côté le dossier de Mitrofanov et replongea dans sa toile multicolore de corrections.

Oksana décida de ne pas immédiatement donner suite à la proposition de Mitrofanov, aussi n'arriva-t-il rien de nouveau ce jour-là. En revanche, ils passèrent la soirée en réunion à trier et classer des documents à transmettre au service du protocole. Et par la plus pure des coïncidences, il faut croire, Oksana comprit ce soir-là que Timofeï l'avait totalement et sans doute définitivement lassée.

Oksana et Timofeï ne s'étaient pas revus depuis le dimanche. Il écrivait régulièrement, faisait des plans dont certains impliquaient même de passer la journée ensemble. Il était inspiré, le gamin, il agissait sa fièvre continue des jours ouvrés¹⁶. Oksana refusait ces plans par monosyllabes en invoquant le travail. Timofeï ne se vexait pas, d'abord parce que ce n'était pas

16. Paraphrase d'un vers du poème *C'est bien !*, de Vladimir Maïakovski (1893-1930).

son genre, ensuite parce que c'était une situation standard : c'était le boulot. Toute l'année ç'avait été la même chose : Timofeï avait une idée, il la proposait à Oksana, elle en refusait sept de suite et à la huitième, elle acceptait. Seulement ce coup-ci, elle ne voyait aucune fenêtre ni aucun avenir à cette huitième fois. Et elle avait du mal à l'admettre. Elle se disait au contraire qu'elle serait bientôt débarrassée de sa pile de travail pour la commission de Baliasnikov, que samedi elle irait au pot de départ à la retraite de Zolotnitskaïa et qu'elle partirait en week-end la conscience tranquille et les mains libres. Si elle en avait envie, elle appellerait Timofeï et déciderait à ce moment-là de ce qu'elle ferait : l'envoyer paître ou lui faire des câlins. Si elle en avait envie, elle passerait la soirée à jouer aux petites voitures avec Mark au milieu des Lego. Si elle en avait envie, elle se concocterait un parfait week-end de célibataire, avec un livre et du vin chaud. Et peut-être qu'elle ferait ce qu'elle désirait le plus au monde : appeler un taxi et jeter ce qu'elle avait de plus important dans une valise.

Zolotnitskaïa avait organisé son pot de départ dans un café au nom idiot, façon station balnéaire : Natacha. Cela explique peut-être que l'enthousiasme de l'équipe ait atteint ce soir-là le niveau *resort all inclusive*, c'est-à-dire presque le degré suprême. Il y eut d'abord l'inévitable cérémonie des remerciements et des félicitations, les souhaits et les discours des supérieurs, les rires de fatigue tout bonnement hystériques aux sempiternelles blagues sur l'élargissement de la fourchette d'âge de Balzac¹⁷, la seconde jeunesse et autres « on ne vivra pas jusque-là, alors profitez-en pour nous », puis sur ces entre-faites, tout le monde se mit à profiter pour tout le monde, et Oksana aussi.

À neuf heures du soir, elle était entourée de femmes habituellement très sévères hurlant et agitant les bras sur la piste de danse, faisant tourner qui une serviette, qui un gilet, au rythme des hop-hop excités de Verka Serdioutchka¹⁸ ; Savelieva

17. Expression russe désignant les femmes dans la trentaine, référence à un roman d'Honoré de Balzac, *La Femme de trente ans*.

18. Diva opulente connue pour son franc-parler, incarnée par un travesti, l'acteur et chanteur ukrainien Andriï Danylko depuis la fin des années 1990.

était effeuillée jusqu'au soutien-gorge (d'ailleurs étonnamment sobre par rapport à l'ensemble du personnage). Oksana fut tellement estomaquée qu'elle faillit redosser son rôle de chef ; mais voyant qu'elle-même était en train de bondir en collants sur le sol, elle scanna le reste de sa toilette avec un regard glacé d'effroi, ragrafa rapidement deux boutons de son chemisier, espérant de tout cœur qu'ils n'avaient pas cédé à une intervention humaine, et se dirigea discrètement vers un recoin baigné d'ombre.

La troupe ne remarqua pas la perte du soldat¹⁹ : les baffles quittèrent brusquement les hautes fréquences pour déverser un slow antique, et ces dames coururent chercher un cavalier en lançant des cris de guerre, tandis que les plus embuées, dont Savelieva, fort heureusement, tombaient dans les bras de leurs voisines avec de gros rires entrecoupés de gémissements, se balançant sur un rythme de boum de collégiens.

Oksana chercha des yeux ses chaussures, mais ne trouva qu'un ou deux trous bien visibles à ses collants. Après s'être assurée que personne ne faisait attention à elle, Oksana soupira, tira sur sa jupe, juste un peu, histoire de la remettre en place, prit appui sur un haut dossier de chaise à sa portée et d'une main habile, en trois mouvements fluides, elle ôta ses collants sans toucher à sa jupe ni à sa culotte, sans même faire tomber son téléphone. Seulement, à la fin, elle faillit perdre l'équilibre (son doigt de pied qui évidemment ne voulait pas sortir du trou des collants) ; elle se contorsionna et se retint au dossier de chaise avec le pressentiment que celle-ci allait déraiper sur le sol de pierre en grinçant, attirant l'attention de tous ses collègues sur l'inexorable chute de leur supérieure préférée.

La chaise ne glissa pas. On eût dit qu'elle était fichée au sol. Comme si quelqu'un était assis dessus.

Pas comme si.

Oksana tressaillit, fit un bond d'un mètre et se retourna en cachant vite la boule de nylon derrière son dos.

Mitrofanov ne réagit pas : il resta dans la même position, courbé, dos à Oksana et à tous les autres, les coudes sur les

19. Titre d'une chanson d'Egor Letov (1964-2008), rocker culte des années 1980.

genoux, une bouteille de bière dans la main droite (il n'y en avait pas de cette marque sur la table, d'où la sortait-il ?), une assiette vide dans la main gauche.

Il a eu le temps de se retourner ou il n'a vraiment rien vu ? se demanda Oksana, pieds nus sur le sol ni très froid ni très propre ; elle s'en voulait, et au lieu de s'éclipser discrètement pour chercher ses chaussures et la paix, elle avança vers la chaise voisine, toute proche et pour le coup vraiment vide.

– Alors, on ne s'amuse pas avec tout le monde, Daniil Iourievitch ? cria-t-elle en s'asseyant adroitement sur ses collants tout en cachant ses plantes de pieds nues sous son siège.

Mitrofanov la regarda sans tourner le buste, la salua de sa bouteille et dit :

– Je m'amuse. Je m'amuse tellement, vraiment.

Il parlait doucement, mais c'était audible. Apparemment, ce n'était pas la peine de crier. Il avait trouvé une bulle acoustique et en profitait comme il pouvait, bravo.

Mitrofanov fixa de nouveau de lointaines ondulations de couleur. Oksana comprit en plissant les yeux qu'il s'agissait du reflet de l'orgue lumineux sur un mur au loin, plongé dans l'ombre. Elle sourit en coin. Un vrai bouddhiste peut trouver un support de méditation en plein carnaval. La supérieure hiérarchique en elle approuvait cette abnégation fervente.

– Daniil Iourievitch, je suis vraiment désolée, je n'ai pas encore donné suite à votre proposition. N'allez pas croire que je veuille l'enterrer, c'est une bonne idée. Ni que je veuille me l'attribuer, Dieu m'en garde.

Elle sourit en coin, s'attendant à des objections et des protestations énergiques : mais non, voyons, jamais de la vie. Mais Mitrofanov opina légèrement du chef sans se détourner. Cela déplut à Oksana, mais puisqu'elle avait engagé la conversation, il fallait qu'elle aille au bout :

– C'est juste que c'est délicat, et Baliasnikov psychote totalement, vous l'avez bien vu. Il tire sur tout ce qui bouge, aucune idée n'a la moindre chance de passer, en ce moment. Donc on pourrait garder ça au chaud et choisir notre moment pour avancer nos pions. D'accord ?

Mitrofanov haussa les épaules. Va te faire voir à la fin, prétentieux, se dit Oksana qui s'apprêtait déjà à se lever et à laisser

son précieux subordonné seul avec sa majestueuse tristesse pour retourner s'amuser. Mais Mitrofanov se mit soudain à parler, sans changer de position ni quitter des yeux l'ondoieusement confus des couleurs au loin.

– C'est le plus rageant, en fait. Que pour une bonne idée, il faille choisir le moment. Ou pour une bonne action. Ou pour quelqu'un de bien. Alors que pour n'importe quelle bêtise, on peut la lancer sans réfléchir. Elle va pousser toute seule, elle fleurira et elle embaumera.

– Ça, pour embaumer... Enfin, c'est une loi immuable – à part l'odeur, je veux dire. L'idiot fonce dans le tas, les héros font un détour, il y a une chanson comme ça²⁰.

– Pas si immuable que ça. C'est-à-dire, je suis d'accord, dans un système fermé c'est normal, le chiendent pousse toujours partout et en quantité, tandis que les plantes de culture ou tout ce qui a du sens, il faut savoir que ça fane, que ça demande à être arrosé, cajolé, etc. Mais de mon temps (Mitrofanov sourit sans joie et s'expliqua), dans les méchantes années 1990 et les grasses années 2000, comme on dit... Il y avait une fenêtre pour tout le monde.

– Et il y en avait qui l'empruntaient, cette fenêtre ?

– Ça oui, acquiesça Mitrofanov. Qui ne l'a pas empruntée, plutôt. Ceci explique d'ailleurs cela : le chiendent colonise le plus d'espace possible, il pompe toutes les ressources autour de lui et il se reproduit tout seul. Il n'y a plus de place pour ce qui aurait du sens. Il n'y a plus de place pour le semis de culture. Les ascenseurs sociaux ne fonctionnent plus, parce qu'ils sont remplis des rejets de ceux d'en haut. Ça n'a rien d'original, par ailleurs. Dans mon enfance, c'était à peu près la même chose : le kolkhoze Non au capitalisme sombrait toujours plus loin dans le Moyen Âge. Et dans ce système de servitude et de néoféodalisme, le seul moyen d'avancer c'était soit de devenir vassal, soit d'attaquer le lord (mais surtout pas de le renverser, c'était interdit) et de venir se serrer à l'étage du dessus. Réussir à s'accrocher avant de se faire étrangler ou de crever tout seul.

20. Référence à une chanson tirée du film soviétique pour enfant *Aïbolit-66* (*Aïe-Jaimal-66*), où des bandits traversent un marécage en chantant : « ... les héros comme il faut font toujours un détour ! »

– Suffoqué par l’odeur, plaça Oksana en profitant de la pause, principalement pour chasser son impression de mauvais rêve.

Mitrofanov était son subordonné depuis deux ans, c’était l’employé de bureau typique, terne, sans fantaisie, sans réaction humaine et, du moins le croyait-elle, incapable de tenir une conversation sur un thème abstrait ou complexe – mais en fait, dites donc... Une semaine plus tôt, dans le magasin, Mitrofanov avait fait preuve de tempérament, voire d’un tempérament passionné, avant-hier il s’était montré intelligent et pro, avec un background intéressant et des compétences insoupçonnées, et maintenant c’était un éloquent ténébreux. Ensuite quoi ? Il allait enfiler son slip par-dessus un collant et réciter des nombres hexadécimaux en sanscrit ?

– L’odeur, c’est un autre signe des temps, bien sûr, continua Mitrofanov (heureusement pas en sanscrit, mais pas non plus dans la langue qu’Oksana lui aurait prêtée). Dans mon enfance elle n’était pas là, mais il y avait tout le reste. Il y avait aussi des mouvements de protestation, et d’ailleurs aujourd’hui, s’il n’y avait pas la décharge, on trouverait autre chose, pas vrai ? Les élections, la pollution, les travailleurs immigrés, le tripatouillage des résultats dans les facs et dans les lycées, au choix. Si le capitalisme d’État et l’autocratie engraisent, les autres doivent maigrir, peu importe comment. Dans le fond, tout le monde sait que protester ne sert à rien, que tout ça va encore durer. Dans mon enfance aussi, on le comprenait.

Mitrofanov sourit en coin et but une gorgée au goulot.

– Et... donc ? s’enquit Oksana.

– Et c’est tout. Si le peuple se tait, qu’il n’y a aucun feedback ni aucun mécanisme permettant aux gens normaux, aux travailleurs, d’exprimer une contradiction, que tout ce qu’on leur propose comme lubrifiant c’est la corruption, tôt ou tard le pouvoir finira par s’enfoncer et le peuple par se soulever. C’est là que l’odeur deviendra insupportable.

– Déjà que là... Pour être sincère, Daniil Iourievitch, vous m’étonnez. Un vrai révolutionnaire.

– Juste un vieux.

– Ooh...

– Excusez-moi, Oksanotchka, mais quel âge vous avez ? Trente-trois ans ? J’ai vu juste. Vous n’avez jamais entendu

parler des nombres fatidiques : vingt-sept, trente-trois, trente-sept, quarante-deux ? J'ai quarante-trois ans. Voilà. De nos jours c'est un genre de terrain vague, on a tiré la moitié de son temps avant la retraite, et si on compare avec ce qui vaut vraiment la peine, c'est juste horrible. À cet âge-là, Vyssotski²¹ était mort, Pouchkine n'en parlons pas, Lermontov était en putréfaction, même le vieux Tchekhov s'apprêtait à passer l'arme à gauche.

– Daniil Iourievitch, ça ne vous va pas, la coquetterie.

– Ça ne va à personne. C'est comment, déjà : « Élever un fils, planter un arbre, construire un toit » ? Je n'ai pas eu de fils, mais j'ai une fille que je n'échangerais contre aucun fils au monde. J'ai construit, disons deux toits, il m'en reste un. Bon, et ex-Lénine, aussi.

Oksana n'avait pas compris cette dernière phrase, mais elle décida de ne pas poser de question – qu'est-ce que cela changerait ? Mitrofanov continua, fixant toujours les reflets de l'orgue lumineux sur le mur :

– Des arbres aussi, j'en ai planté, merci maman, assez pour, je ne sais pas, faire un élevage de loups. J'ai tout fait comme il faut, donc. Et la vie a passé.

Il vida encore un peu sa bouteille, à petites gorgées, et tourna d'un coup plusieurs pages :

– Ma mère est morte, ma fille est adulte et elle n'a plus du tout besoin de moi, ma femme... je pense qu'elle en a ras le bol, et moi... En fait, même au travail, je ne fais jamais rien de très utile, pas vrai ? Ce n'est pas le bon moment, le maire n'a pas la tête à ça, et cætera. Je n'ai plus qu'à continuer à me dégrader lentement et attendre des petits-enfants. Moi et des petits-enfants, marrant.

– Alors n'attendez pas, intima Oksana avec une colère qu'elle-même ne comprit pas.

Elle en avait déjà assez de cette discussion ; il la remuait trop profondément, jusqu'à une blessure qu'elle ne dévoilerait certainement pas à un homme qu'elle connaissait à peine, un subordonné, qui plus est. Et puis son téléphone l'agaçait,

21. Auteur, compositeur, interprète et acteur soviétique, célèbre pour ses textes poétiques et populaires souvent à la limite de la dissidence, mort en 1980 à 42 ans d'une attaque cardiaque.

vibrant silencieusement et clignotant sur tous les modes entre ses mains. Elle le posa sur ses genoux, l'écran vers le bas, et continua :

– Allez-y la fleur au fusil. Montez au dernier étage, ne vous battez pas, mais faites-vous une place. Devenez un seigneur féodal, le maître de la situation.

– Pour quoi faire ?

– Pour que votre fille vous respecte et puisse grandir. Pour que votre femme dise « Waouh ! ». Pour rendre le monde meilleur. Pour que... mais bon sang, c'est vous le bonhomme, pas moi, fixez-vous un objectif et hop, c'est parti, comme disait l'autre. Puisque vous avez fait votre vie, vous n'avez rien à perdre ; vous avez entendu parler des samouraïs, non ? Et puis, comment on disait, de votre temps ? « Quitte à voler, autant que ce soit un million et la reine²² » ?

Mitrofanov pouffa de rire, Oksana, n'en pouvant plus, sourit aussi et dit d'un air maniéré :

– Monsieur, vous offrirez bien une cigarette à une dame.

– Je ne fume plus depuis longtemps, répondit Mitrofanov, esquissant pour la première fois un mouvement retenu.

– Moi non plus, admit Oksana. Alors un verre, peut-être.

Oksana s'attendait, conformément au type psychologique supposé de Mitrofanov, à ce qu'il lui demande naïvement ce qu'elle voulait boire et aille chercher la commande avec un mélange de servilité ou du moins de respect de la hiérarchie et de mépris de beauf pour cette cheffe profiteuse et capricieuse. Cela aurait dissipé cet étrange sentiment vaporeux, cette toile d'araignée qui se tendait dans la pénombre entre les hauts dossiers de leurs chaises.

Mais Mitrofanov acquiesça et se leva. Zolotnitskaïa hurlait par-dessus les oumts-oumts assourdissants qu'elle reviendrait voir ses chéries d'amour tous les jours.

Oksana essaya un moment de comprendre ce qu'elle ressentait, puis vérifia tout de même son téléphone. Timofeï était le seul à la chercher, mais il avait écrit sur quatre messageries différentes.

Oksana ne prit pas la peine d'ouvrir un seul des messages, elle éteignit l'écran et essaya de reprendre sa réflexion, mais

22. Citation déformée du film soviétique *Moscou ne croit pas aux larmes*.

elle avait perdu le fil. Elle n'eut pas le temps de le retrouver ; Mitrofanov était déjà de retour.

Il lui tendit un verre d'eau plate, fraîche. Oksana le prit. Elle se rendit compte qu'elle avait terriblement soif, aussi elle but la moitié du verre en une gorgée, puis la seconde et la troisième refroidirent son palais brûlant. Alors Mitrofanov se pencha à ses pieds.

La seule raison pour laquelle Oksana ne fit pas un bond de côté, c'est qu'elle ne remarqua pas tout de suite son mouvement (et lorsqu'elle le remarqua, elle fut terrifiée comme une gamine). Dieu sait quel gibier elle s'imagina être ; elle faillit remonter ses genoux jusqu'au menton. Mitrofanov s'était déjà relevé, il retourna vers son siège et s'assit, fixant de nouveau le même reflet. Oksana, le cerveau en fusion et les nerfs en pelote, s'appêtait à se déchaîner, elle ne partit pas au quart de tour uniquement pour vérifier d'abord que sa voix n'allait pas dérailler – ne pas montrer la peur, c'est une règle de survie. Le temps de s'en assurer, elle regarda tout de même à ses pieds. Elle y vit ses chaussures.

D'accord, se dit Oksana presque en panique. D'accord.

– M-merci, Daniil Iourievitch, dit-elle en glissant ses pieds dans ses chaussures et en se demandant frénétiquement ce qu'elle pourrait ajouter.

Son téléphone la sauva.

Timofeï, très cher, tu tombes à pic, se dit-elle en rapace. Tu viens te jeter dans la gueule du loup.

– Ksan', mais t'es où, hein ? Il est onze heures, je pète un câble, je t'écris sur Telegram, sur WhatsApp, et toi t'es en mode parallèle, t'ouvres même pas les messages. Je t'attends ce soir ou quoi ?

– Comme tu veux, dit Oksana.

– Commence pas. Parle normalement.

– Commencer qu... Oksana s'interrompit, sourit et reprit : Je te le dis normalement, ne m'attends pas aujourd'hui. Et ne m'attends plus tout court si c'est tellement compliqué pour toi.

– C'est pas compliqué pour moi, c'est juste que concrètement t'es soûlante...

– D'accord. On arrête là.

– Quoi, on arrête là ? Tu peux pas une fois dans ta vie t'exprimer norm...

– Timofeï, on arrête là. Toi et moi, c'est fini. Aujourd'hui, avant minuit, tu récupères les affaires que tu as laissées chez moi et tu vas où tu veux. Je rentre à minuit, je mettrai tout à la poubelle. Tu m'as comprise ?

– Oksana, qu'est-ce que t'as ? Bon, sorry, je...

– Tu m'as comprise ?

– J'ai rien compris du tout. Qu'est-ce qui te prend ? Tu vas avoir tes règles, tu déconnes ou, je sais pas, t'as quelqu'un d'autre... ?

– Ça ne te regarde pas. Nous sommes séparés. Merci pour tout, n'écris plus, n'appelle plus. Je t'embrasse.

Elle effleura l'écran et inspira profondément, tête baissée, mais vit du coin de l'œil que Mitrofanov s'était tout de même tourné quelques instants vers elle avant de porter de nouveau son regard sur le mur lointain. Et il demanda à voix basse, d'un ton assez abrupt :

– Alors c'est comme ça qu'on fait ?

– Entre autres, trancha Oksana.

Elle se leva et s'éloigna, belle et décidée, comme il convient à une femme forte et sûre d'elle, la supérieure directe d'un employé qui connaît sa place.

Et sans quitter sa place de subordonné, le regard toujours fixé sur le mur, Mitrofanov dit :

– Vous avez oublié vos collants, Oksana Viktorovna.

Oksana se figea une seconde, revint sur ses pas sans se presser, saisit les collants roulés en boule, les étira et les enfila en essayant de ne pas trop se contorsionner. Elle ne retroussa pas sa jupe jusqu'en haut, même si elle aurait pu : Mitrofanov regardait toujours au loin et personne ne faisait attention à eux, tout le monde se déchaînait sur un air de *Diskoteka Avaria*.

Oksana secoua sa jupe et dit poliment :

– Merci beaucoup, Daniil Iourievitch. Je vous suis redevable.

5

Deux jours que son bras le grattait. Il aurait finalement mieux valu se faire poser une attelle en plastique, sous laquelle il aurait pu glisser peut-être pas la main, mais au moins un stylo pour gratter le plus loin possible. Sous un plâtre, on ne peut pas se gratter. Ça l'énervait. Ses soi-disant amis aussi l'énervaient : ils étaient censés se retrouver à dix heures à l'Hexagone, un peu avant le début du *main card* de la *Fight Night*²³ retransmis en direct de Londres, histoire de boire une bière et de se préparer. Ils avaient réservé la meilleure table et avaient fixé ça deux semaines à l'avance pour être sûrs qu'il n'y ait pas d'empêchement, et Ivan, avec son bras dans le plâtre, était prêt. Pour rien. Le coup de fil d'Artiom le mit K-O : il ne pouvait pas venir, sa femme et sa belle-mère avaient besoin de lui pour un quelconque rituel familial. C'est bon, je comprends, on sera en mode célibataire, avait dit Ivan agacé, et là le message de Timofeï était arrivé. Celui-ci avait apparemment du travail et ne pouvait pas souffler ni péter avant onze heures, ensuite il verrait.

Ivan grogna et lui écrivit : « Après tu viens chez moi direct. »

Timofeï arriva après minuit tel un démon, noir de fatigue, mais avec un pack de blondes et un sac de courses bizarres.

23. Combat principal d'un tournoi de MMA (arts martiaux mixtes).

Cela troubla un peu Ivan, tout comme l'absence d'autres achats. Jusqu'au bout il avait cru que Timofeï ne voulait pas venir parce qu'il était à Sarassovsk où il y avait des soldes sur les collections d'hiver de New Balance et de Vans. Ivan demanda tout de même :

- T'étais pas à Sarassovsk ?
- Mais de quoi tu... (Timofeï toussa en se déchaussant et faillit perdre l'équilibre). Le *main event* a commencé ?
- Bientôt. T'es défoncé, ou quoi ?
- Si seulement. Je suis juste claqué. T'as commandé quelque chose ?
- Je me disais une pizza, mais je t'attendais.
- Laisse tomber la pizza, j'ai de la bouffe pour une semaine, j'avais prévu une soirée gastronomique, mais c'est mort. On va y remédier.
- Sans problème. Par contre je te laisse couper tout ça, moi, je peux surtout mâcher, tu vois.

Ivan leva son plâtre.

- C'est pour ça que ça va mal dans ta vie perso ? Ou alors tu préfères la droite ?
- Va te faire foutre, dit Ivan, un sourire en coin.

Timofeï traîna sagement les courses jusqu'à la cuisine. Dans cette cuisine vivaient un frigo, une table et trois tabourets. La pièce de vie était aménagée avec tout autant de sobriété : à part l'électronique (un écran plat qui prenait la moitié du mur, des baffles et deux ordinateurs), il n'y avait qu'un clic-clac, un gros pouf, une table à repasser avec un fer et quelques hautes boîtes en plastique remplies d'affaires et de vaisselle. Puis deux costumes sur des cintres pendus à un clou, planté près du plafond pour qu'on ne s'y harponne pas par mégarde.

Depuis le seuil de la pièce, Ivan monta le son pour ne pas rater l'entrée des combattants, regarda un peu son ami déchiqueter le saucisson, le fromage et des herbes bizarres, et demanda :

- Ou bien quand tu parlais de commander, tu parlais d'autre chose que des pizzas ? On commande des meufs, comme on dit ?

Timofeï se figea, lissa sa barbe du poignet, sortit deux bières du pack et dit :

- Non, je m'en fous.

– Oh. Tu t’es rangé.
– T’y viendras, dit Timofeï avec une telle tristesse qu’Ivan faillit lui tabasser la gueule.

Ivan aimait bien Oksana, elle était intelligente et sexy et elle trouvait on ne savait quoi à ce nerd maigrichon, le meilleur ami qu’Ivan avait jamais eu. D’un autre côté, le nerd était un gentleman, il ne parlait jamais ni de ses dames ni de ses passades, même si pour la grivoiserie, il n’était généralement pas le dernier. Ben vérifions, se dit Ivan. D’un signe de tête, il accepta une bière déjà ouverte, trinqua avec Timofeï et demanda :

– T’es dépuclé ? Il te reste plus qu’à te marier.

– Non, j’y travaille, j’y travaille, dit Timofeï avec une mine si douloureuse que l’envie dévorante de le mettre K-O là, tout de suite, à coups de plâtre par exemple, devenait insupportable.

– Euh, content pour toi, dit rapidement Ivan. Donc, pour quoi tu ne mets pas le statut « en couple », comme on dit ?

– Parce que « c’est compliqué ».

– Allez. Et depuis quand ?

– Depuis maintenant, figure-toi.

– Mais pourquoi ?

– Comme si je comprenais pourquoi les meufs s’enflamment. Je peux atterrir chez toi, provisoirement ? Un jour ou deux, le temps de chercher une nouvelle piaule ; ces enfoirés de proprios ont trouvé un acheteur du jour au lendemain et ils me foutent à la rue, encore heureux qu’ils me remboursent la moitié du mois.

– Arrête avec tes conneries. « Un jour ou deux. » Chez moi c’est chez toi, tu peux crécher à l’année.

– Merci. Je ramènerai deux, trois trucs demain.

– Prends ton frigo. Si tu nous fais des soirées comme ça tous les jours, le mien ne va pas suffire. Et change ton statut pour « célibataire en recherche », du même coup.

Timofeï soupira mais ne chercha pas à discuter ni à expliquer. Ivan eut de la peine pour lui, mais il n’eut pas le temps de trouver des mots réconfortants. Timofeï se ranima soudain :

– Et toi, c’est quoi ton statut, j’ai oublié ?

– BG²⁴.

24. Acronyme pour *beau gosse*.

– On va vérifier. Attends. Tu m’as bloqué, ou quoi ?
– Mais non, pourquoi je t’aurais bloqué. J’ai supprimé le compte.

– Ah t’es comme ça, toi. Pareil sur VKontakte²⁵. Ah ouais, t’es comme ça. Pourtant t’es pas fonctionnaire, que je sache.

– Pourquoi fonctionnaire ?

– Tous les six mois, ils reçoivent des consignes de barbare : suicider tous leurs comptes, ou alors n’en avoir que sur des réseaux de l’Église orthodoxe ; répondre à tous les commentaires tout de suite, ou au contraire passer par le service presse chaque fois qu’ils éternuent... C’est pareil chez Sberbank²⁶, maintenant ?

– Tim, t’es relou.

– Quoi encore ?

Ivan soupira.

– Regarde. On se connaît depuis quoi, quasi trois ans, ouais. On est genre des bros²⁷, comme on dit. Tu vas avoir vingt-huit ans en mai, t’as un master de géo mais t’as jamais travaillé dans ton domaine, puisque t’as bifurqué sur un cursus de marketing médias en fin de cycle, et voilà le résultat. T’as une adresse IP et ça fait un an que tu magouilles sur commande pour la région : SMM²⁸, créer une image positive, *bots*, trolls²⁹, polémiques de merde à la gloire de la région... Tu rêves d’être une star de YouTube, tu montes des *mashups*³⁰ et tu voudrais que chacun de tes clips ait un sujet bien défini et inattendu, avec toujours le même acteur et des extraits de films différents, le premier, ça sera genre avec Drew Barrymore qui joue la morveuse édentée dans *E.T.*, ensuite une gamine un peu plus âgée dans *Charlie*, après la jolie, dans l’autre, là...

– *Wedding Singer*. Quand est-ce que je t’ai parlé de Drew Barrymore ?

25. Réseau social russe similaire à Facebook.

26. Banque publique russe, la première du pays.

27. Abréviation de *brothers*, frères.

28. *Social Media Marketing* : marketing appliqué aux réseaux en ligne.

29. Individus postant des messages tendancieux sur Internet pour alimenter des polémiques, détourner l’attention, décrédibiliser ou harceler quelqu’un. Ils sont parfois rémunérés pour ce service.

30. Clip vidéo consistant en un patchwork d’images et de sons généralement glanés sur Internet.

– Après, elle se bastonne dans *Charlie's Angels* et elle prend un coup de couteau dans le bide dans *Scream*. Et elle crie du début à la fin, c'est ça le truc. Fin du film. La version russe s'appellera *Un muesli*, *Sir*, et en anglais ce sera *Mash Ink*, ou un truc du genre. C'est juste un kif, comme on dit. Regarder du MMA avec des potes aussi, c'est un kif, pareil que ta relation, comme on dit, avec Oksana de la Maison Jaune – en tout cas jusqu'à aujourd'hui. Elle a appris que tu bossais pour le gouverneur, c'est ça ?

– Primo non, c'est pas ça et non, elle sait pas. Deuzio, c'est pas vraiment pour le gouverneur et puis je bosse pas vraiment, et même Oksana, à la Maison Jaune, elle...

– Ça va, c'est des détails, et ça vous regarde, vous êtes grands. Maintenant à ton tour, bro, raconte un truc sur moi.

Ivan essaya de croiser les bras ; il fronça les sourcils et se contenta de prendre une posture de monument, soutenant le plâtre avec son bras valide. Timofeï vira au rouge en le regardant. Ivan leva un sourcil. Timofeï essaya de boire une gorgée à sa bouteille visiblement vide et dit sans assurance :

– T'as eu trente ans cet hiver, t'as fait un truc genre économie mais pas ici, tu bosses à la Sber³¹, t'es divorcé, t'as pas d'enfants, vous êtes séparés avec Alina, du coup t'es genre libre. Et aussi, tu t'es cassé le bras en jouant au foot avec ta boîte. Tes comptes aussi, ils ont été cassés par ta boîte, on dirait. T'aimes mater du MMA avec tes bros. D'ailleurs ça commence.

Timofeï se dépêcha de fourguer une nouvelle bouteille à Ivan, se tourna vers l'écran et le fixa avec une attention exagérée, à tel point que le goulot rata sa bouche et s'enfonça dans sa barbe. L'écran clignotait bizarrement. Ivan but une gorgée en montrant à ce jeunot avec un geste d'une grande classe comment on vise entre la moustache et la barbe, puis il pouffa de rire.

– Bien essayé. Ils vont encore passer vingt minutes à faire leur entrée sur du rap, donc comme on dit, reste tranquille. En gros, tu t'en sors pas trop mal. Comme disait notre prof de compta, t'as une vague idée générale. Seulement primo, mon anniv, c'est en septembre, ensuite j'ai étudié à la MGU³²... OK,

31. Sberbank.

32. La prestigieuse Université d'État de Moscou.

c'est pas ici, donc ça fait pas deuzio. Deuzio, ça va bientôt faire un an que je bosse plus à la Sberbank, mais chez Glainvest. Tertio, j'ai pas divorcé parce qu'on n'était pas mariés. Et pour les comptes, qui m'a forcé ? J'ai tout effacé, j'en avais marre. Ça bouffe du temps et ça sert à rien.

Après avoir vérifié, Timofeï demanda :

- Et les messageries, pourquoi tu les as pas désinstallées ?
- Je m'en sers pour le boulot.
- Qu'est-ce que je disais. Personne le force, ben tiens.
- Je m'en sers aussi pour vous, bande de crève-cœurs. Tu sais pas passer un coup de fil normal, c'est ça ?
- Y a que les papis du boulot qui savent faire ça.
- Et Artiom. L'enffoiré.

Ivan se jeta sur son ordinateur qui, au lieu des combattants, projetait de nouveau sur le grand écran un rectangle noir avec une inscription indiquant que le signal était momentanément perdu. Les retransmissions pirates avaient été repérées et cessaient de fonctionner les unes après les autres. Ça rendait l'écumage des sites encore plus intéressant.

Timofeï se remit de sa gêne et pendant trois minutes, tandis qu'Ivan sautait de site en site et de plateforme de streaming en plateforme de streaming, il le gratifia de commentaires ironiques accompagnés de bière et de nourriture bizarre. Ivan insultait avec toujours plus de véhémence les liens bidon, les fenêtres *pop-up* et son bras dans le plâtre avec lequel il essaya deux fois de taper sur la partie gauche du clavier, par réflexe. Il trouva seulement une retransmission en portugais, mais au moins avec une bonne image, même si elle se figeait de temps en temps.

- Voilà ce qui arrive quand on supprime ses comptes, expliqua Timofeï en s'essuyant les mains dans un mouchoir en papier dont il avait toujours un paquet sur lui. Les meilleurs liens, ils sont sur Odnoklassniki³³.

- Rêve. Ça fait longtemps qu'ils ont nettoyé Odnoklassniki et VKontakte. Je parie même que t'as aidé à le faire.

Timofeï poussa un hennissement satisfait et dit d'un ton sentencieux :

33. Équivalent russe du réseau social *Copains d'avant*.

– Parce que je m’en tape royalement. Pour les loisirs, il faut payer. Ça coûte rien en plus, c’est combien en *pay-per-view*, 150 roubles ? Tu veux que je te les prête ?

– On va s’en passer. L’Internet doit être libre et gratuit, comme on dit.

– Dixit le banquier.

– Dixit le troll professionnel, contra Ivan. C’est pas parce que tu passes tes journées à payer des types cent quarante-six kopecks le commentaire que t’es entouré que de vendus, de trolls d’Olguino³⁴ et de tes commanditaires.

– C’est vrai, il y a aussi des bobos bien sous tous rapports qui veulent pas payer ce qu’ils consomment.

– On va se disputer, prévint Ivan.

Timofeï lissa sa barbe.

– Non, OK, on se dispute pas. Comment ça va, ton bras ?

– Ça gratte.

– T’auras de l’argent³⁵.

– T’as ramené cent quarante-six kopecks ? Désolé, je suis plus sur les réseaux sociaux.

Timofeï soupira, il roula des yeux et s’avachit sur le gros pouf puis, avec fracas et cris, continua de glisser jusqu’à ce que ses omoplates touchent terre. Ivan se tourna vers lui avec quelques secondes de décalage et dit, dépité :

– Qu’est-ce que t’as à t’agiter comme ça ? Mon pouf de ouf, il est déjà tout pété. Tu t’es cogné la tête ?

Timofeï, sans se lever, essaya de se frotter le dos par terre, remuant des omoplates sur le sol, et se redressa jusqu’au milieu du pouf avec un mouvement télescopique de chenille, puis il dit :

– Tu vois, t’es un poète : « mon pouf de ouf ». Je vais t’engager pour SMMer, on va lever plein de thunes, assez pour tous les *pay-per-view* que tu voudras. Et je bosserai avec au moins un type normal, parce que tous ces débiles à deux balles, ils me donnent des envies de meurtre.

34. L’usine à trolls d’Olguino, en référence au quartier de Saint-Pétersbourg où elle était installée, est l’un des premiers exemples documentés de recours organisé à des trolls rémunérés dans le cadre de campagnes d’influence. Le journal *Novaïa Gazeta*, qui a révélé son existence en 2013, l’attribuait à l’oligarque proche du Kremlin Evgueni Prigojine.

35. Croyance populaire russe.

Il fixa un regard triste sur l'écran, remuant les lèvres.

– J'étais persuadé que t'étais parti acheter des New Balance à Sarassovsk, mais en fait on dirait qu'ils t'ont fait suer toute la journée, dit Ivan avec compassion.

– M'en parle pas. Depuis ce matin, ils me font péter des câbles, mais méchamment. C'est plus seulement les directives qui changent, même les relations ont changé, en l'espace d'une heure, tu vois ce que je veux dire ? Depuis ce matin je bosse en free-lance, mon employeur aussi il bosse sous contrat, vu qu'il a remporté un appel d'offres. Il doit monitorer tout ce qui s'écrit sur la région, et moi j'assure une partie pour lui – bon, et je prends quelques libertés avec le contrat, je purge un peu, quand c'est possible. Avec les copains, je suis réglo, OK ?

– L'amitié sous contrat, je sais pas si c'est réglo, fit remarquer Ivan.

– Va te faire. Bref, tout allait bien, tout le monde était content. Et ce matin je reçois un coup de fil... Mon employeur, en gros, qui me tombe dessus comme si j'étais son esclave. Du coup, je l'ai gentiment rembarré ; il s'est excusé et il s'est justifié en disant qu'il s'était pris une déroutée par l'administration du gouverneur. Il m'a dit qu'ils ont tellement gueulé qu'il s'est retrouvé pendu au lustre.

– Et il les a pas envoyés chier ?

– Ben, lui c'est pas comme moi, il a des engagements, tout ça.

– Et pourquoi ils ont tapé une gueulante comme ça ?

– Ben, en ce moment...

Timofeï se tut, se rassit en geignant et fixa l'écran. Ivan ne se mit pas à râler ni à le relancer. Il parlerait tout seul. Et Timofeï se mit à parler au plus mauvais moment, comme toujours, alors que les combattants, eux-mêmes fatigués par leurs directs du droit, commençaient à se mettre sérieusement dessus.

– Ben, à propos de nous, à propos de La Vie Nouvelle, qu'est-ce que tu veux. Tout part en sucette, y a urgence, Pays Propre, la boîte qui avait remporté l'appel d'offres, elle a finalement pas été retenue pour une raison X ou Y, elle va pas construire l'usine de traitement, et dans le fond ça l'arrange, surtout après les manif. Ça fait un an que toute la région nous refile ses ordures.

– Comme si je le savais pas, dit Ivan en grimaçant de dégoût.
– Ben ouais. Mais mon employeur, au passage, il sait pas que je vis ici et que depuis qu’il neige plus, je sens cette puanteur tous les jours. Et ceci explique cela. Deux gamins ont été hospitalisés ce week-end, ça a soulevé une tempête de merde sur les réseaux : on va pendre le gouverneur ; aux armes mes frères ! tout ça, tout ça.

– Arrête...

– J’exagère un peu, mais si ça se tasse pas, dans une semaine c’est ce qui se passe, assura Timofeï.

– Et toi, tu es le grand régulateur, devina Ivan.

– Non, d’abord ils ont essayé de s’occuper de ça tout seuls. Une bonne séance de branlette collective.

– Comment ça ?

– Le gouverneur a appelé la Maison Jaune pour qu’ils règlent le problème. Essaie d’imaginer comment le pseudo-adjoint à l’enfance, à la jeunesse et au tourisme règle un problème.

Ivan semblait effrayé à cette idée.

– Dans le meilleur des cas, t’as les collégiens qui flippent une après-midi ; après, ils s’énervent et l’internaute de base se transforme en Che Guevara. Wow-wow, le troisième jour c’est le *zapoi*³⁶ général, et forcément le mouvement devient massif.

– Et c’est là que tu prends le relais, dit Ivan d’un ton désagréable.

Timofeï soupira.

– Tu penses ce que tu veux.

Timofeï tira sur sa barbe et hurla :

– Allez, vas-y, vas-y, il a baissé sa garde !

Ivan se tourna aussi vers l’écran, il oublia de dire qu’il avait supprimé ses comptes trop tôt, mais qu’il comptait se rattraper en organisant un atelier de résistance pour la technologie, les algorithmes, les *bots* et les trolls de Timofeï. Il oublia complètement : le K-O était magnifique, Masvidal avait entendu Timofeï et envoyé à Till un monstrueux crochet du droit dans la mâchoire. Puis sans transition commença un enchaînement de combats de chauffe qui tinrent leurs promesses au point que Timofeï s’endormit sur le pouf, tandis qu’Ivan parvint plus ou moins à se traîner jusqu’au canapé dans son sommeil.

36. Beuverie s’étirant sur plusieurs jours.

Ils avaient oublié de mettre les restes au frigo, du coup ils durent en jeter la plupart le lendemain matin, et jusqu'au soir, il flotta dans l'appartement un remugle de pourriture aigre-douce. Presque le même que dehors.